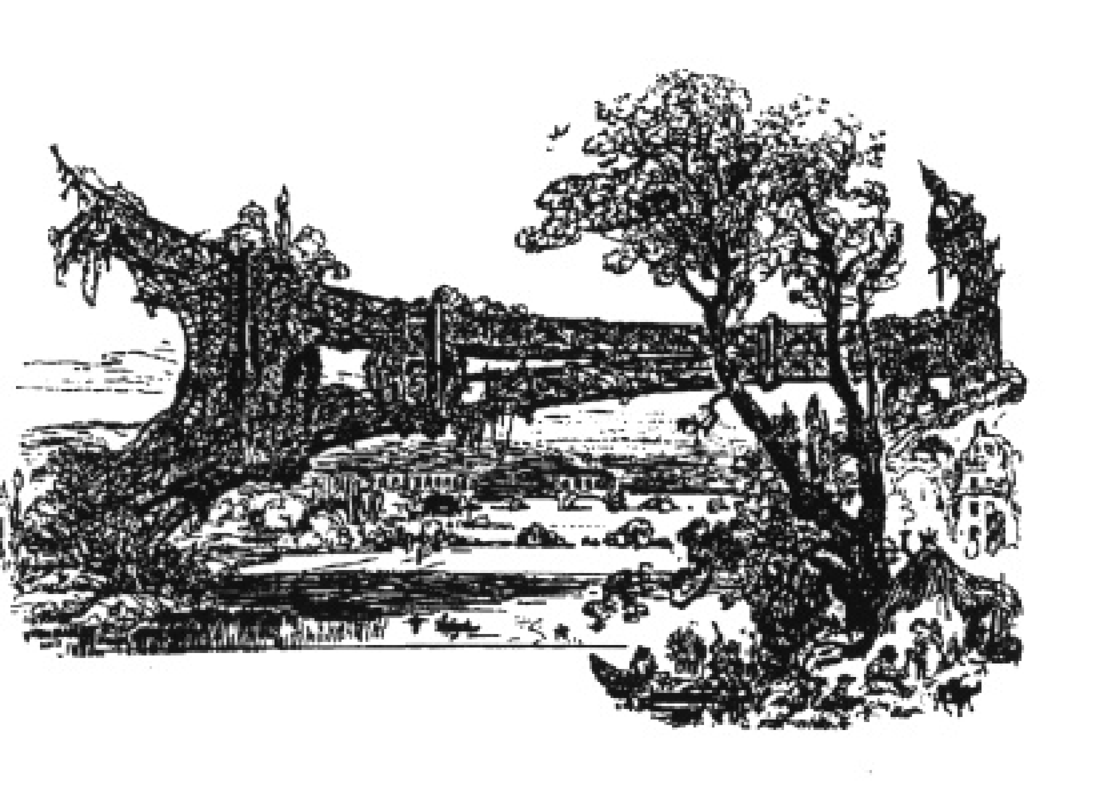


PARIS,

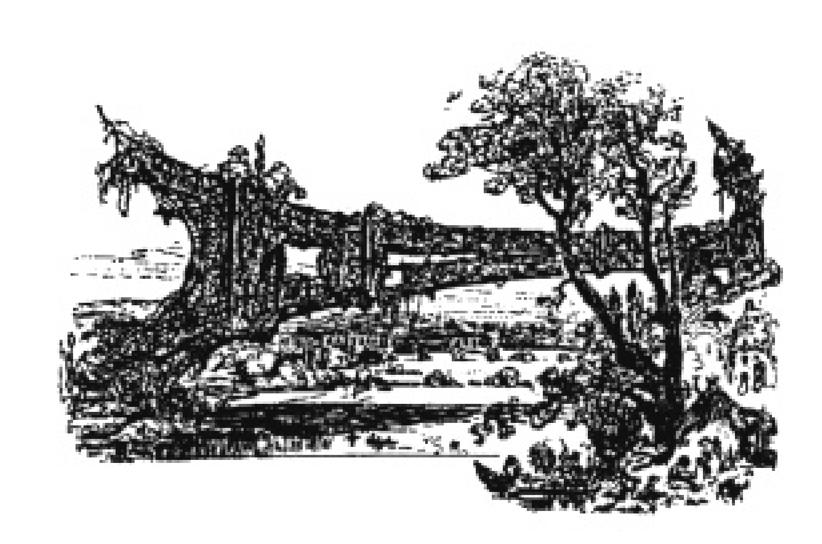
CAPITALE DES RUINES



ARCHEOPOLIS

ET AUTRES CONTES

PARIS, CAPITALE DES RUINES



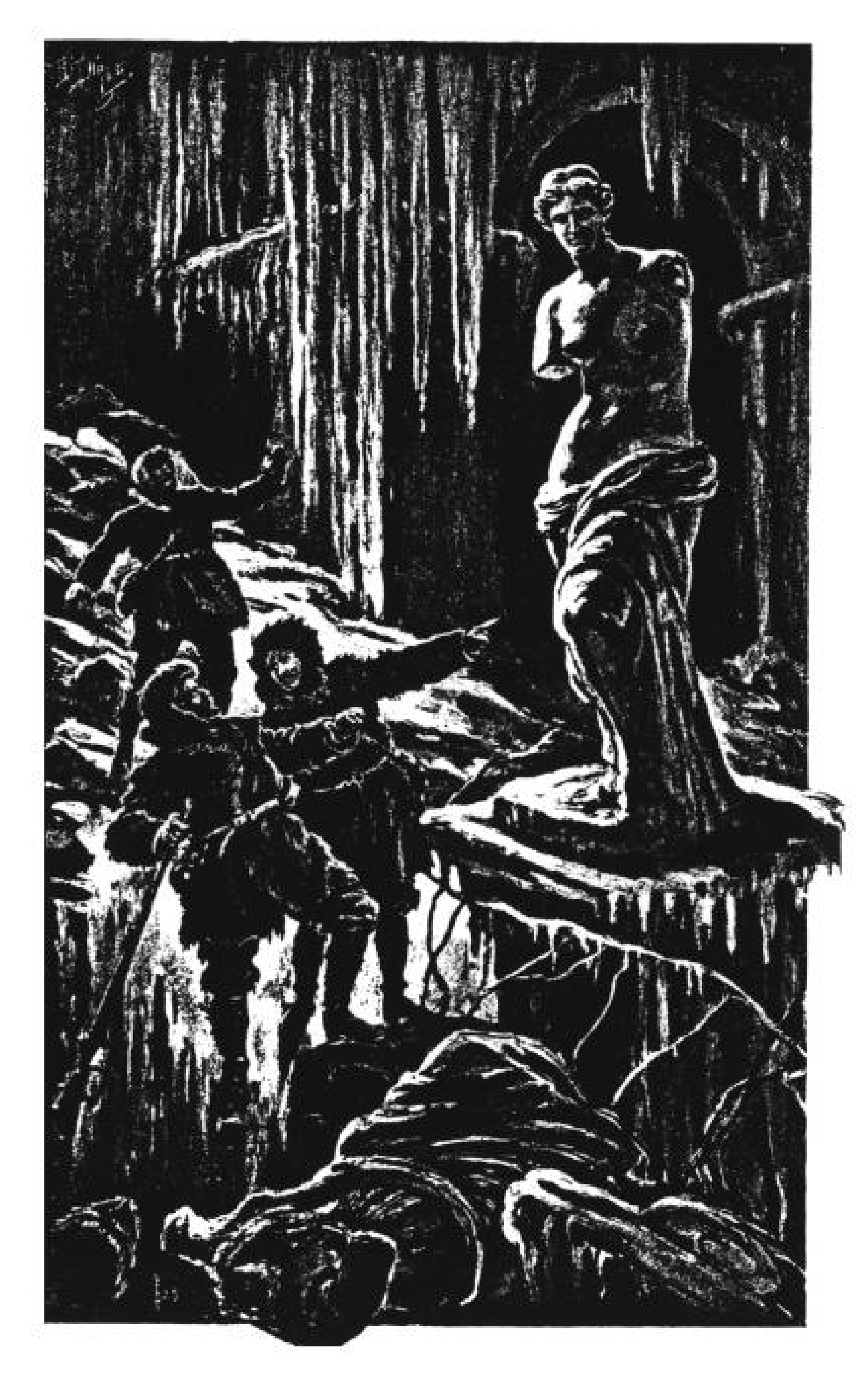
ARCHEOPOLIS ET AUTRES CONTES

Anthologie sur les découvertes futures des ruines de Paris

composée et préfacée par Marc MADOURAUD

1994

SOMMAIRE





PREFACE

CERNONS LE SUJET...



Ne me croyez surtout pas animé d'un parisianisme primaire; non, l'idée de ce recueil résulte de l'existence d'un courant conjectural, certes mineur, mais qui s'implanta solidement en deux siècles et demi – nonobstant les phénomènes de mode –, prélevant son dû sur les anticipations et se taillant la part du lion dans le thème de l'«Archéologie future».

Donc, pas question ici de recenser les diverses fins de Paris; cette pauvre capitale fut détruite tant de fois, de si diverses façons, que cette destruction littéraire mériterait à elle seule une étude. Certains titres parlent éloquemment: ***Paris en feu*** de **Henri Barbot** (titanesque bataille aérienne au-dessus de la capitale), ***La Fin de Paris*** de **Marcel Sauvage** (des statues s'animent et déclarent la guerre aux hommes!), etc...

De même, nous ne pouvons recenser ici les «ruines fraîches». Paris, englouti sous des déluges: d'eau – **Marcel Roland** (***Le Déluge futur***), **Louis-Frédéric Rouquette** (***L'Homme qui vint***) – ou de feu – **Marcel Guichard** pour ***Feu Paris*** –, voit plus tard ses décombres visités par les survivants. Toutefois, là encore, notre thème n'est qu'esquissé, puisque tout son intérêt provient d'une découverte bien postérieure à la destruction (ou l'abandon) de la capitale et des théories archéologiques qui en

découlent.

Enfin, signalons que les «souvenirs de Paris» ne sont pas toujours constitués par des rebuts d'apocalypse. Nos lointains descendants, désireux d'assurer la pérennité des chefs-d'oeuvre d'hier, s'attèleront à une rude besogne: la conservation des monuments et des ruines. Avec plus ou moins de bonheur, comme les français futurs du ***Dans mille ans*** d'**Emile Calvet** (1883). Mais ceci est une autre histoire...

En France, l'«archéologie du futur» passa longtemps pour avoir débuté avec la fameuse anticipation ***L'An 2440, rêve s'il en fut jamais*** (1771) de **Louis-Sébastien Mercier**.

En fin de roman, le héros, après avoir épuisé toutes les nouveautés de ce vingt-cinquième siècle, se rend à Versailles pour revoir le château. *«J'arrive, je cherche des yeux ce palais superbe d'où partaient les destinées de plusieurs nations. Quelle surprise! Je n'aperçus que des débris, des murs entr'ouverts, des statues mutilées; quelques portiques à moitié renversés laissaient entrevoir une idée confuse de son ancienne magnificence.»*

Toutefois, l'archéologie n'est qu'un prétexte pour Mercier, qui vise plus la critique que le divertissement. **1**

Deux approches peuvent être distinguées: la satire, où le savant de l'avenir accumule les gaffes historiques pour la plus grande joie du lecteur, et la description réaliste, qui joue plutôt sur le côté nostalgique d'un monde disparu.

Nous tenons un excellent exemple de la facette «sérieuse» avec Jules Verne (en fait son fils Michel)

et ***L'Eternel Adam*** [2]. Un archéologue des temps futurs, le Zartog Sofr–Aï–Sr, du Hars–Iten–Schu, dans sa quête des origines de l'humanité, déniche un manuscrit des temps anciens, qui décrit le cataclysme qui dévasta la terre (l'engloutissement sous les eaux de la plupart des continents) et l'odyssée d'une poignée de survivants.

Le savant, qui a toujours affirmé que la première civilisation digne de ce nom était redevable à sa race, doit déchanter: quarante mille ans auparavant, une autre a existé, en tous points semblable à la sienne. Il apprend, confus, que l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement!



Autre exemple, dans sa veine parodique: la nouvelle ***MACL*** d'**Arnold Van Gennep** [3], qui aurait figuré dans ce recueil si elle s'était déroulée à Paris et non à l'emplacement de l'ancien Lac du Bourget. Une plaque ornée des initiales MACL est retrouvée par des Tchadiens de l'an 9040, et sa décoration convainc les chercheurs de l'existence passée d'un culte solaire... L'hypothèse que ces quatre lettres puissent signifier «Maison Assurée Contre L'incendie» sera rejetée avec dédain.

Souvent, l'écrivain a préféré aborder son sujet sur le plan humoristique: **Arthur C. Clarke**, **Francis Carsac**, entre autres, ont roulé dans la farine du ridicule ces malheureux archéologues, ces infortunés savants qui veulent déduire l'histoire, les moeurs et les coutumes des civilisations antiques, qui à partir d'une oeuvre de Walt Disney, qui à partir d'un roman de SF!

Encore dernièrement, **David Macauley** (dans ***La Civilisation perdue, naissance d'une archéologie***, traduit en 1984) a fait paraître une sorte de catalogue futur, abondamment illustré, où chaque antiquité découverte est annotée de façon hilarante par un distingué savant: un bidet y est appelé une urne funéraire, une lunette de W.C. devient un collier de cérémonie, etc...

Toutefois, contrairement aux idées reçues, le véritable pionnier en ce domaine oeuvra en fait dès... 1755, comme nous le verrons dans l'historique de notre thème.

HISTORIQUE

Assurément, les premiers pas datent des années 1755–1756, où parurent dans le «Mercure de France» une série de six textes anonymes – dont chacun narre le travail de savants aux patronymes évocateurs, tels **Gainsay**, **Findfault**, **Truthlower** ou **Gueswell** – sous la forme de discours, d'espèces de communications archéologiques, en apparence sérieuses, dissertant sur quelques découvertes faites en... 2355. **4**

Ainsi, le deuxième texte (août 1755), ***Arts utiles – Architecture – Suite du Mercure du mois de juin de l'année 2355***, traite de la découverte d'un vase de

bois près de l'Eglise Sainte-Geneviève. Si tout le monde s'accorde à lui attribuer un usage religieux, certains le considèrent comme une chaire, alors que le savant Diver réfute cette grotesque thèse, en prouvant qu'il s'agit d'un baptistère.

De pareille façon, le troisième récit, le second et dernier que nous ayons pu consulter, ***Architecture – Suite des mémoires d'une société de gens de lettres publiés en l'année 2355*** (septembre 1755), s'avère une communication architecturale sur le Palais Royal.

Un certain Gainsay y critique le «bon» goût du XVIIIème siècle, qu'il qualifie de «*siècle corrompu*». Il conjecture sur l'utilité de chaque salle, notamment celle des concerts, ce qui l'amène à se gausser de la musique et des opéras de cette époque, tout en contestant que cette salle ait pu être l'Opéra de Paris, eu égard à son agencement baroque et peu commode.

Le seul mérite de ces textes! Celui d'avoir été les pionniers du genre; autrement, ils paraissent maintenant bien plats et dénués du moindre intérêt. Ce thème, vu sous l'angle parodique, n'a qu'un attrait purement éphémère. Sourd aux objurgations du poète, le temps n'a pas suspendu son vol, et l'humour a perdu tout son sel...

Un siècle plus tard, en 1857, un parfait inconnu – et qui le restera, sauf pour quelques initiés –, **A. Bonnardot**, en un unique coup d'éclat, érigea tout crûment le monument du genre, lequel fera paraître ses successeurs comme de pâles plagiaires. Sa nouvelle ***Archéopolis***, recueillie en 1859 dans ***Fantaisies multicolores***, se place dans un lointain avenir dans lequel nos descendants définissent le génie selon les plus purs préceptes de la phrénologie.

Le héros, parvenu mystérieusement dans ce futur, accompagne un groupe scientifique dans ce temple de la culture qu'est Archéopolis, stuée en Afrique. Et là commence le défilé des quiproquos, bourdes savantes, affirmations emphatiques, qui constitueront l'ordinaire de notre sujet.

Il ne faut toutefois pas réduire le texte de Bonnardot à cette facette: l'auteur traite aussi d'évolution de l'humanité, de (presque) fin du monde, avec une désinvolture qui annonce Alfred Franklyn.

Au détour d'une page de son interminable série ***Les Habits noirs*** (1863), **Paul Féval** imagine ce tableau futur: «*Alors quelque satrape des barbaries parvenues, envoyé pour tâter le pouls chétif de cette vieille Europe à l'agonie, s'étonnera de trouver le squelette de l'éléphant Kioumi, mort au Jardin des Plantes, pendant que l'historiographe de l'expédition comptera les piliers tronqués de la Bourse. Deux livres naîtront de là, dont l'un prouvera que la race disparue des éléphants était originaire des contrées Mouffetard, et l'autre qu'au temps lointain où florissait la France, il existait déjà une religion...*»

Féval avait déjà bien assimilé les canons du genre!

Jusqu'à l'illustre **Victor Hugo**, qui se fendit de quelques vers sur un Paris en ruines (vous en trouverez des extraits dans ce recueil, disséminés au sein du texte de Léo Clarétie).

Le premier roman résolument centré sur notre sujet fut écrit en 1865 par le Docteur **Hyppolite Mettais** avec ***L'An 5865 ou Paris dans quatre mille ans***.

Au LIème siècle, un aventurier–historien de Caucasie (le haut–lieu de la civilisation future), Daghestan, se fixe la lourde tâche de retrouver les

traces de Paris, aujourd'hui oublié. Il faut dire qu'à son époque règne l'ignorance la plus complète sur les us et coutumes de l'ancienne race. Sa quête se complique en outre par son amour envers l'héritière dépossédée de l'antique trône de France.



Laissons-le décrire lui-même sa découverte:

«J'étais au sein de la Nouvelle Cosaquie, cette France de l'antiquité, cette si belle France, dit-on, où règnent maintenant le désespoir, la désolation et la mort. J'aspirais par tous mes sens les souvenirs embaumés des ruines de Paris, la grande capitale des premiers âges du monde; je rêvais de bonheur sur les décombres des palais de ses rois si fiers, sur ses oeuvres d'art si renommées, que recouvrent maintenant les huttes de quelques sauvages, les

descendants des cosaques incivilisés qui habitaient autrefois notre beau pays (...)»

Eh oui! Après l'invasion par les cosaques vers le XXIème siècle d'une France affaiblie, le pays est retourné peu à peu à la barbarie. Les membres de la Nouvelle Cosaquie, peuple primitif, vivent sur l'emplacement de l'ancien Paris, dans des huttes agglomérées assemblées en des villages pouilleux.

Pourtant, les ruines ne sont pas perdues... pour tout le monde. Les pierres, statues et autres monuments sont utilisées comme maçonnerie, mutilés et entassés pour former des murs, des ponts, des remblais. Le comble de l'hérésie pour un archéologue!

La Seine n'est plus qu'une succession d'étangs marécageux, et le seul musée consiste en la réunion d'armes retrouvées et transformées pour un usage domestique.

D'ailleurs, lors d'une vision imposée par magnétisme humain (ou hypnose régressive), Daghestan revoit, du passé, le visage de Paris à sa splendeur et acquiert la preuve que le village est vraiment Paris, tout comme les marais constituèrent jadis la Seine.

Retour vers la fantaisie avec ***Une ville enfouie et ressuscitée, Pompéi ou Paris?***, la très courte nouvelle d'un certain **Ty**, pseudonyme obscur d'un collaborateur de la «Vie Parisienne» **5**, laquelle nous importe surtout pour la participation picturale d'**Albert Robida**.

Pour le reste, l'auteur se conforme aux normes naissantes: après la formidable explosion de 1904, Paris a été rayée du monde et des mémoires; les recherches, tardives, de ses restes, laissent planer infiniment de doutes. Seuls «objets» retrouvés, quatre squelettes subiront l'avanie – on ne peut plus posthume – d'une identification loufoque.

Quoique n'étant pas, de très loin, le pionnier (ni le plus talentueux), **Alfred Franklyn** en devint pourtant son représentant le plus célèbre avec son court roman (augmenté par la suite) ***Les Ruines de Paris en 4875*** (1875). Sans doute, sa réputation d'historien de Paris contribua à cette réputation, pas tout à fait usurpée tout de même, si l'on considère le style léger et la drôlerie des propos.

Le texte se présente sous forme de courriers entre les membres de l'expédition néo-calédonienne dépêchée à Paris et les différents ministres concernés sis à Nouméa. La parole est au chef de la mission:

«*Enfin nous gravîmes une petite colline, et arrivés au sommet, un même cri sortit de toutes nos poitrines; devant nous se déroulait le plus imposant tableau qu'il puisse être jamais donné à l'homme de contempler. C'était bien Paris, nul de nous n'en douta, ces ruines grandioses étaient bien le tombeau de la reine du vieux monde. Sa tête orgueilleuse plane encore au-dessus de ces espaces désolés. Dans une vallée, dont nos yeux pouvaient à peine embrasser l'étendue, se dressaient pêle-mêle des dômes, des colonnes, des portiques, des flèches élancées* (...) *Aucune secousse n'a donc ébranlé la grande cité, et elle doit se retrouver telle aujourd'hui qu'elle était il y a deux mille ans, à l'heure où s'est précipitée la gigantesque avalanche de terre, de cendres et de sable sous laquelle elle est ensevelie.*» [pp. 19-21]

S'ensuivent quelques quiproquos: historiques – en lisant des énumérations militaires, les explorateurs intervertissent une liste de généraux avec une liste de batailles –, philologiques – le déchiffrage d'un panneau peu lisible des Champs-Elysées devient «l'avenue des Chefs-Illustres» –, etc...

Tout se passerait bien pour nos polynésiens

curieux si, à l'instar du Paris de Mettais, celui-là n'était peuplé de barbares, sympathiques mais pleins d'idées farfelues sur la politique, dignes de celles du XIXème siècle. L'expédition entière se laisse gagner par la folie contagieuse de la démocratie...

Franklyn remit, aussi vaillamment que confidentiellement, le couvert quelques années plus tard, avec son ***Moeurs et coutumes des Parisiens en 1882***. Un professeur – d'*Archéologie transcendante*! – du Collège de France, en 3882, fait un cours sur la civilisation parisienne de 1882, ses sciences, ses lois, ses moeurs... A la différence de son roman, Franklyn retrouve le ton proche du canular – cette gravité toute doctorale – des anonymes du «Mercure» de 1755/56, avec une cible similaire (ici le XIXème siècle, traîné plus bas que terre).

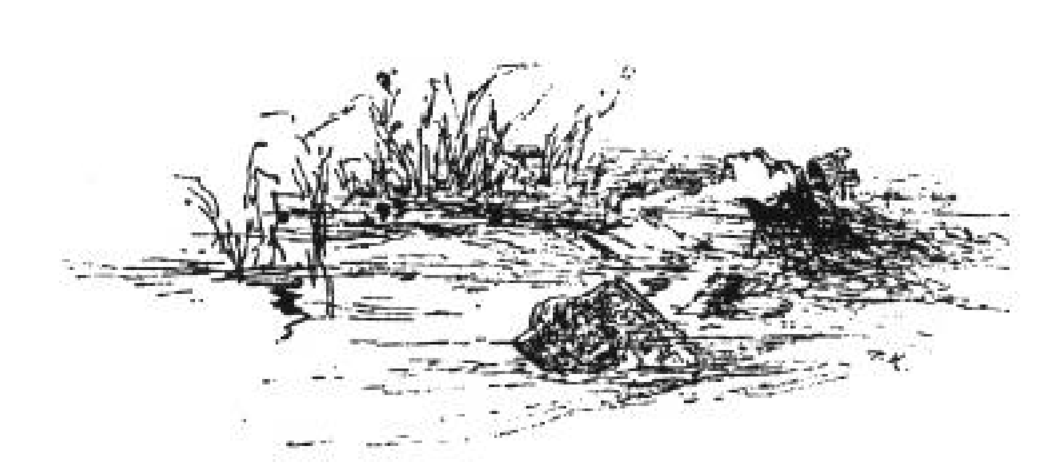
Les romans d'anticipation sociale durent aussi payer leur écot, grâce à **Emile Calvet** et son ***Dans mille ans*** (pré-originale en 1883), où trois hommes de 1880, grâce au mystérieux pouvoir d'une liqueur à base de plante tropicale, se réveillent, comme dans un rêve, mille ans plus tard.

Au cours de leurs découvertes de la civilisation future – d'une haute technicité et d'une valeur morale exemplaire, cela va de soi –, nos trois voyageurs visitent les vestiges du vieux Paris: quelques monuments bien abîmés par le temps, et assistent à une fouille dans une excavation, à l'emplacement même de masures de l'ancienne ville.

Quelques «savants» n'y font pas faute d'étaler leur culture. une bassinoire est prise pour une arme de guerre, alors qu'un géologue est fort surpris de trouver au même endroit des fossiles de poissons tant d'eau douce que d'eau de mer? Traces d'un ancien cataclysme? Non, car la trouvaille d'un morceau de

porcelaine par l'un des visiteurs prouve que les débris proviennent de la cuisine d'un restaurant!

Quelques chapitres plus loin, nous assistons à la visite d'un «musée des antiques», où certains instruments voient, dans leur paisible retraite, leur destination initiale passablement pervertie par nos savants du futur.



Opportuniste (à l'instar de son cousin Jules), **Léo Clarétie**, dans son ouvrage très «fin de siècle» ***Paris depuis ses origines jusqu'à l'an 3000*** (1892), nous offrit deux aspects du thème, grâce aux deux derniers chapitres. ***Les Ruines de Paris*** nous offre un tableau très bucolique de la lente décrépitude de la capitale, la nature reprenant ses droits sur les fragiles constructions humaines; le second texte, ***L'An 3000***, plus classique et d'autant moins poétique, s'attarde sur un détail architectural: où étaient donc placés l'Institut et le Louvre?

Dans un contexte de société «aérienne» (tous les moyens de transports, individuels et collectifs, semblent uniquement assurés par des aéronefs), le savant de **P.-Max Simon**, dans la nouvelle ***Un Congrès au 35ème siècle***, s'intéressa lui aussi à la disposition des immeubles, pour démontrer avec succès que les aérostats ne pouvaient exister dans

l'ancien Paris, vu l'exiguïté des rues. Imprudent!

D'après Pierre Versins (dans son immortelle *Encyclopédie*), **Edmond Haraucourt** y aurait été lui aussi de son trait de plume en concoctant ***La Traversée de Paris*** (rien à voir avec celle de Gabin et de Bourvil) en 1904, dont, hélas!, je ne puis rien vous apprendre – *mea culpa* –, les références de ce texte demeurant des plus imprécises.[6]

Humour et découverte future des ruines de Paris s'avérant décidément indissociables, ce monument national (hem!) qu'est l'«Almanach Vermot» [7] ne pouvait manquer d'apporter sa contribution. Un inconnu (un de plus!), **Eugène Fourrier** livra pour l'édition 1907 quelques paragraphes plus insolents qu'ils n'y paraissent, ***L'Inscription***, et se préoccupe ici de Philologie. Un docte savant y consacre sa vie au déchiffrement d'une phrase sybilline... du moins pour nos lointains descendants. Vous en devinerez le sens à la lecture, au cours de cette anthologie...

Et encore la grosse artillerie: **Henriot**, en bon illustrateur humoristique, broda une farce sur le motif en 1911, ***Paris en l'an 3000***. Nos descendants du troisième millénaire, émigrés au Pôle Sud, décident d'aller visiter l'ancien berceau de la civilisation, enfoui depuis mille ans sous les glaces.

Après divers aperçus de la science historique de l'an 3000 – qui laisse bien sombrement augurer de la rigueur des savants de l'expédition (César, chef franc, aurait été assassiné par Ravaillac, etc...) –, l'auteur nous emmène donc au-dessus de Paris, où nos explorateurs font sauter la glace à grand renfort d'explosif.

Les méprises fleurissent: les archéologues remuent ciel et terre pour retrouver les bras de la Vénus de

Milo; la découverte de la station de métro «Rome» et du tombeau d'un empereur plonge l'expédition dans le doute: est-ce Paris ou Rome? Heureusement, l'exhumation d'un parisien congelé, que de doctes efforts rendent à la vie, permettra de rectifier ces menues erreurs.

Second apport de cette riche année 1911, et rare exemple où la fantaisie et la satire ne règnent pas en maître (quoique l'ironie n'en soit pas absente), la délicieuse nouvelle d'**Octave Béliard**, ***Une exploration polaire aux ruines de Paris***, mit l'accent sur la nostalgie, la poésie douce-amère, drapant notre sujet d'un linceul de neige digne d'un Jack London. Linceul, puisqu'il recouvre un Paris mort... ou presque, car des troglodytes, plutôt inamicaux, subsistent dans les profondeurs du métro.

Seconde participation de la revue «La Vie Parisienne» à notre collection, et encore des illustrations de **Robida**... quelques quarante-deux ans après la première, avec **André Muller** et son ***Ci-gît Lutèce!...*** Présentée comme une page de guide touristique (cette formule manquait à notre collection), la nouvelle, après une description des multiples catastrophes qui amenèrent la chute de Paris, nous renseigne sur les statues à ne manquer sous aucun prétexte, et termine ses conseils en nous envoyant aux Archives Municipales, symbole du gaspillage des anciens temps.

Vers 1923 ou 1924, **Jean Spitzmuller** fit paraître une série de quatre fascicules, le tout s'intitulant ***Une expédition aux ruines de Paris***. Béliard a fait un émule: on ne saurait mieux résumer cette saga qu'en la décrivant comme *Une expédition polaire aux ruines de Paris* - le titre constitue à lui seul un

hommage – revu par un René–Marcel de Nizerolles [8] ou un Arnould Galopin.

Démarquage certes, mais démarquage sympathique: l'intrigue de l'original s'étoffe de quelques rebondissements et de nouveaux personnages, comme les deux sempiternels jeunes garçons. Une expédition d'Ortokalis (Afrique Occidentale), en 5438, gagne un Paris gelé en «Hélioscope» (avion géant), et y affronte divers dangers, depuis le homard géant (qui fournira un délicieux repas) jusqu'à un peuple souterrain, les Lapayouls, uniques survivants de l'ancienne population. La vie troglodyte de ces derniers a radicalement transformé leur physiologie, capable de se passer d'air et de lumière!

A noter que le chef des explorateurs, esprit pratique, ne revient pas en Afrique sans vider préalablement les coffres de la Banque de France!

En 1924, **André Reuze**, un auteur qui, par ailleurs, ne produisit rien de bien remarquable [9], publiait un excellent roman sur notre sujet, ***La Vénus d'Asnières***, sans pour autant le renouveler.

L'expédition, sur auto–chenille, provient cette fois–ci du Sahara, de Tombouctou plus précisément. Vient la scène de la découverte:

«Quelle spectacle impressionnant et grandiose que celui de la Ville–Lumière éteinte sous la poussière des siècles! Au Nord, l'ancienne Butte–Montmartre, pulvérisée par le bombardement de 1950, recouvre entièrement les ruines. Ailleurs, quelques murailles informes s'élèvent encore de–ci de–là au–dessus du sol ravagé. Seul, au Sud, se dresse un morne mélancolique. Les anciens l'appelaient «Montagne Sainte–Geneviève». Rien ne montre mieux que ce qualificatif ridicule l'exagération des septentrionaux!» [pp. 26–27]

Tout au plus, l'époque aidant, Reuze se permet–il quelques légères licences humoristiques. La confusion la plus amusante: nos héros prennent un boxon de première catégorie avec un pensionnat de jeunes filles modèles! Ou bien des stations demétro se retrouvent baptisées de sanctuaires sacrés, tombeaux de saints puisque on y trouve écrit: Saint–Michel, Saint–Lazare!

Le lecteur y trouvera également quelques perles de ce genre:

«*Les édiles parisiens faisaient vraiment preuve d'un désordre extraordinaire. Que l'Institut n'ait pas été construit rue de la Gaîté, que la rue des Dames n'ait pas précédé immédiatement celle de la Fidélité, que la rue de la Paix n'ait pas fait suite à la rue de la Victoire, que le passage du Désir n'ait pas prolongé l'impasse Traînée, je l'admets encore, mais avez–vous remarqué que la rue Madame et la rue Monsieur n'aboutissaient pas à la rue du Rendez–Vous; que la rue de Belle–Chasse se trouvait fort éloignée de la Butte–aux–cailles, de l'impasse Canart et de la rue des Alouettes; que la rue Richepanse faisait double emploi avec la rue du Banquier, que le passage de la Vierge ne donnait pas rue des Vertus?*» [pp. 34–35]

Là aussi, subsistent encore des survivants, résidant plutôt à la campagne; les néo–calédoniens rencontrent ainsi une ravissante jeune blonde, au langage rustique, qu'ils baptisent la «Vénus d'Asnières», pin–up campagnarde que le chef de la mission ramènera, tel un plaisant trophée.

Dans leur roman comique ***La République des muets***, paru en 1925, **Saint–Granier & Max Aghion**, employèrent notre thème comme «chute» de leur histoire. Au XXème siècle, un bacille, l'*Aphonitus Generalis*, a été lâché par accident dans

le public, ce qui a entraîné une mutité générale dans le monde entier. Désormais, l'humanité doit se passer de toute communication orale: elle découvre les bienfaits du silence et apprend, par obligation, l'alphabet des muets.

Leurs descendants, en 2850, organisent des fouilles autour des ruines du Louvre; ils y dénichent une caisse en acajou, qui n'est autre que la tribune du Palais Bourbon. D'où l'occasion pour le narrateur de brocarder la civilisation précédente, celle des bavards!

Toujours dans les années vingt, passons charitablement sur le plagiat – un vrai, celui-là – de la nouvelle d'Octave Béliard par cet aigrefin de **Guy Vander**, *L'An 3000*. **10**

Sur cet autre motif récurrent du «dormeur» – popularisé par le *Rip Van Winkle* de Washington Irving et élevé au rang d'institution conjecturale par Edward Bellamy dans *Cent ans après ou l'an 2000* – **G. Pelletan** developpa vers 1942 ***L'Homme qui défia le temps***. Son héros, tout juste réveillé de deux cents siècles d'un sommeil paisible, découvre en Amérique une civilisation tribale et rurale, fort clairsemée après une antique apocalypse diluvienne.

Il monte une expédition vers l'Europe et y trouve une France géographiquement réduite, un Paris désert, dont seuls les bâtiments (la Tour Eiffel est encore debout) témoignent de la grandeur passée. Les derniers survivants de la magnificence parisienne y ont laissé en dépôt, dans un abri protégé, les preuves des techniques maintenant bien oubliées.

Nous arrêterons là notre catalogue, ce thème – du moins en sa spécificité parisienne – tombant peu à peu en désuétude, peut-être par perte progressive de

tout intérêt auprès des écrivains et du public, comme un monument antique qui s'effrite au fil du temps jusqu'à perdre toute forme reconnaissable.

Néanmoins, l'Archéologie future, comme nous l'avons rapporté, a encore de fort beaux jours devant elle. Seule différence, Paris ne constitue plus l'emplacement géographique privilégié de nos archéologues; la Terre est devenue (ou plutôt deviendra) un vaste champ de fouilles ouvert aux appétits scientifiques futurs.



UN CANEVAS RECURRENT

Quelque soit le texte, ou presque, le schéma reste identique. Dans un futur lointain, la France, voire l'Europe, et tout particulièrement Paris, ont subi de telles catastrophes qu'il ne subsiste que quelques ruines le plus souvent inhabitables.

Un beau jour, de vénérables chercheurs, venus le plus souvent des fins fonds du globe, décident – par pure curiosité intellectuelle, de retrouver les vestiges de l'antique ville–lumière.

Une petite parenthèse: soulignons cette domination future des pays exotiques comme havres de civilisation futurs. L'Europe étant presque toujours détruite, l'humanité est allé porter ses pénates dans d'autres contrées.

Quand la zone ex–tempérée s'est retrouvée couverte par les glaces éternelles, nos explorateurs

proviennent tout bonnement du Pôle Sud (**Henriot**) qui a, depuis, gagné les grâces du soleil. Sinon, les pays–phares sont dorénavant Madagascar (**Béliard**), la Nouvelle–Calédonie (**Franklyn**), ou se situent en Afrique noire (**Bonnardot**, **Reuze**), voire en Asie (**Simon**).

C'est aussi l'occasion d'asséner aux lecteurs une bonne dose d'anti–racisme jovial: **Reuze** ne s'en prive pas en démontrant que les sauvages futurs auront la peau blanche!

Pour en revenir à notre canevas: nos savants archéologues, fougueux amateurs de ruines en tous genres, vont déterrer les choses les plus insignifiantes, qui un tuyau, qui une vieille pierre, et en tirer, à grands renforts de démonstrations pompeuses, les théories les plus aberrantes... pour nous, pauvres lecteurs du second millénaire, mais aussi les plus satisfaisantes pour ses contemporains. Nous en détaillerons les cibles scientifiques un peu plus loin.

L'attrait, à l'époque de l'écriture de ces textes, consistait justement en ces traits humoristiques, qui collaient souvent assez étroitement avec l'actualité. Cette facette s'avérant totalement démodée de nos jours, il ne nous reste souvent que le comique de situation... et la poésie des descriptions d'un Paris en décrépitude.

LA CHUTE DE L'EMPIRE PARISIEN

Sans pour autant déroger à notre accord tacite, à savoir ne pas approfondir le domaine de la «fin de Paris», apitoyons–nous un instant sur le sort de la capitale, et sur les raisons qui amenèrent sa triste

déchéance...

Quelques exemples au hasard:

Pour **Henriot**, suite à la rencontre aussi brutale que fortuite de la Comète de Halley avec notre bonne vieille terre. Ce télescopage entraîna une forte déviation du Gulf Stream... et une glaciation complète

Chez **Pelletan**, un titanesque raz-de-marée, suivi d'une vague d'épidémies, a balayé une grande partie de la population mondiale, laissant l'Europe grignotée territorialement et parsemée de monuments vides.

Catastrophes conjointes pour **Reuze**: le conflit anglo-américain de 1945 débouche sur le détournement du Gulf-Stream, ce qui entraîne la quasi-glaciation de l'Angleterre et le dessèchement du Sud de l'Europe, et la guerre contre les Germains de 1950 vient raser, à grands renforts de bombes, ce qui reste.

Muller, plus original, attribue le désastre aux innombrables excavations creusées sous Paris – pour le Métro! –; la nature reprenant ses droits (crues, poussées végétales), c'est toute la ville qui s'écroule peu à peu. Bonnardot, quant à lui, attribue la ruine au machinisme effréné et à la prolifération de l'intellectualisme qui ont ôté à l'humanité toutes ses défenses naturelles.

Etc.. etc...

Reste la fin la plus vraisemblable: l'usure du temps... Les futurs parisiens de **Calvet** redécouvrent le passé de leur ville, dont ils avaient perdu presque tout souvenir!

Au total, Paris aura subi les avanies les plus diverses et les plus destructrices: invasion barbare, glaciation, aridité, écroulement, explosion, raz-de-

marée... La liste est longue, et loin d'être close.

LA SCIENCE, PRETEXTE COMMODE

Qui aurait l'idée d'aller fouiller dans les vestiges d'un passé révolu, sinon un savant en mal de thèse? Nos écrivains en ont profité pour nous offrir un étonnant panel de scientifiques, mi-charlatans mi-génies, à la prétention plus considérable que leurs connaissances. Ces outres de suffisance semblent se donner plus de mal pour briller en société – quitte à y consacrer la totalité de leur vie – qu'à faire avancer la Science.

Et à quels domaines nos apprentis sorciers se sont-ils frottés? A l'archéologie simple, en construisant des théories délirantes sur un bout de tuyau (**Bonnardot**).

Nous avons eu aussi droit à la Philologie (le héros de **Fourrier** s'acharne à décrypter une phrase lourde... de sens), à l'Architecture et l'Urbanisme (chez **Simon**, la disposition des habitations induit l'inexistence des transports aériens dans le passé), à la Cartographie (le trio de **Béliard** tente de reconstituer le plan de Paris, tandis que pour **Clarétie** l'implantation de certains monuments n'est pas toujours bien établie).

Soulignons, justement, l'importance de la sauvegarde de ces monuments, seuls véritables repères dans ces déserts de cailloux ou de neige. Notre-Dame, l'Arc de Triomphe, la Tour Eiffel (souvent mutilée), demeurent les seuls témoins de l'existence révolue de la capitale.

Reste l'Ethnologie, autre intérêt de ces textes. Les sauvages du Paris de **Franklyn** ont conservé de déplorables habitudes démocratiques qui déteignent, par contagion, sur les visiteurs. Ceux de **Béliard**,

troglodytes de génération en génération (les rigueurs du climat les ont chassé sous terre), sont devenus si primitifs qu'ils donnent la chasse aux intrus. Et les Lapayouls de **Spitzmuller** ont subi de telles transformations qu'ils n'ont plus grand chose d'humain.



Si les autochtones de **Reuze** semblent tout aussi incultes, on trouve parmi eux des blondes aguichantes, bergères de surcroît, ce qui ne gâte rien.

Nous exclurons bien entendu du champ ethnologique les «rescapés» – pièces rapportées au décor –, voyageur temporel pour **Bonnardot** ou ressuscité par la grâce d'une décongélation pour **Henriot**.

Enfin, n'oublions qu'il s'agit ici d'humour: non seulement la science sert de prétexte, mais aussi de victime: la plupart des écrivains cités ici ne se font pas faute d'épingler, voire de brocarder lourdement, les pauvres savants – plus archéologues amateurs qu'amateurs d'archéologie. L'un consacre sa vie à étudier une phrase, les autres construisent leur réputation sur un malentendu... monumental.

D'ailleurs, le but d'un **Van Gennep**, cité plus haut (pour son recueil au titre significatif: *Les Demi-*

savants), consiste justement à épingler les travers de ces prétentieux, imbus de leur science, toujours prompts à échafauder des théories abracadabrantes pour le seul plaisir d'y décrocher la gloriole.

UNE ICONOGRAPHIE SOMPTUEUSE

Thème mineur, certes, néanmoins illustré par des artistes majeurs! L'archéologie future de Paris a bénéficié des services des deux meilleurs artisans de la SF ancienne, **Albert Robida** et **H. Lanos**, auxquels se joignent notamment **Kauffmann** et **Henriot**, soit quatre artistes non négligeables.

A priori, le sujet semblait taillé sur mesure pour **Robida**. Il fut l'illustrateur du vieux Paris, à travers une série impressionnante de dessins répartis dans des revues, des cartonnages et autres fascicules, et en même temps son plus farouche défenseur. Nul n'ignore sa crainte du progrès, qu'il jugeait inhumain et destructeur – voir ses anticipations tel Le Vingtième siècle, ou tout simplement ses guerres imaginaires où la science est mise au service de la mort.

Il redoutait tout autant l'urbanisme, une des facettes de ce progrès honni, qui sévissait alors et enlaidissait, selon lui, son cher Paris. Il fut ainsi l'un des plus farouches opposants des travaux d'agrandissement du métro aérien, et participa activement à l'érection d'un Paris médiéval pour le compte de l'Exposition Universelle [11]

Il est émouvant de comparer les dessins des deux textes parus dans «La Vie Parisienne» à quarante-deux ans d'intervalle: les illustrations de 1872 nous apparaissent cocasses et marquées d'un certain mordant, tandis que nous pourrions qualifier leurs cadettes de 1914 de bucoliques, calmes, empreintes

d'un charme nostalgique...

Lanos peut paraître moins concerné: lui, le roi des machines titanesques, des monstres d'acier, dans un décor de ruines? Il s'en sort pourtant à son avantage, renforçant l'aspect poétique de ce Paris enneigé, transformant nos monuments, Tour Eiffel, Nôtre-Dame, en des titans défunts et majestueux.

Il est moins étonnant de retrouver **Henriot** (ex-partenaire de Robida dans «Le Petit Français Illustré») et son dessin aux contours rondouillards, dont l'habituelle bonhommie convient à merveille à notre propos.

Toutefois la meilleure illustration, une fois passé le portique des notes suivantes, reste la visite commentée des ruines de Paris que nous allons accomplir ensemble. Et, s'il vous plaît,... n'oubliez pas le guide!

Marc MADOURAUD

NOTES

(1) **Louis Sébastien Mercier** utilisa cet artifice pour stigmatiser les dépenses somptuaires de Louis XIV: le héros rencontre d'ailleurs sur le lieu même des ruines le fantôme du Roi-Soleil, demeuré là pour expier ses erreurs passées, notamment la construction de ce gouffre financier que fut le Palais de Versailles.

(2) Deux précisions utiles. Primo, chacun sait maintenant que ce texte, à l'instar de beaucoup d'autres édités de façon posthume, et bien que signés **Jules Verne** – des romans: *La Chasse au météore*; des nouvelles: *Un express de l'avenir* –, sont en fait dus à son fils **Michel**. Secundo, un extrait de ***L'Eternel Adam*** (pré-originale dans «La Revue de Paris» du 1° octobre 1910, recueilli ensuite dans *Hier et demain*) a été publié dans «Actualité Littéraire» (n° 50 d'octobre 1958), puis dans «Les Oeuvres Libres» (2ème série, septembre 1961), sous le titre trompeur ***Ici était Paris***. En fait, le bateau des héros ne fait que naviguer au-dessus de l'emplacement de l'ancienne capitale française: pas de découverte archéologique, donc!

(3) **Arnold Van Gennep** composa avec ***Les Demi-savants*** [Mercure de France, in-12 broché, 1911], une suite de textes où chacun raille une catégorie précise de scientifiques, comme les généticiens dans ***La Parthénogénèse humaine***, ou les archéologues avec ce ***MACL***.

(4) Rendons à César ce qui lui appartient, et félicitons l'érudit chercheur **Brice Llorens** pour sa trouvaille de deux des six numéros.

(5) **Ty**??? Pas d'informations précises sur ce pseudo: il ne fait pas partie de la liste des signatures habituellement utilisées par Robida (comme AR, Roby, etc...); Edmond Thiaudière, alias Lord Humour, employa bien «Thy», mais avec un «h»...

(6) Que de zones d'ombre autour de ce texte d'**Edmond Haraucourt**, à qui l'on doit d'autres conjectures (*La Fin*

du monde en 1893, *Daah le premier homme* en 1914, etc...)! L'*Encyclopédie* de Versins ne nous apporte aucune précision, quant à la référence du *Rayon SF*, elle semble sujette à caution... Alors?

(7) En passant, combattons un peu la forte réputation de ringardise et de lourdeur de cette revue annuelle. **«L'Almanach Vermot»** ne fut pas plus mauvais que bien d'autres périodiques dits humoristiques – l'humour ne constitua pas son seul atout, puisque l'on y trouve des nouvelles «cruelles» de **Maurice Level** –, et certaines années sont propres à intéresser le chercheur de conjectures. Ainsi, l'année 1907 propose, outre la nouvelle de **Fourrier**, une série de hors–texte dus à **Albert Rodida**, *Ce que sera l'année 1907*, ainsi que douze vignettes réparties au fil des mois, *Les Merveilles de l'an 2000* (anticipations thématiques), anonymes... quoique nées probablement du crayon d'**Henriot**. Sans parler d'autres années, qui cachent quelquefois des surprises.

(8) Sous le pseudonyme de **René–Marcel de Nizerolles**, l'écrivain **Marcel Priollet** mitonna trois longues séries fasciculaires ayant pour héros Tintin (aucun rapport avec Hergé), *Les Voyages aériens d'un petit parisien à travers le monde*, *Les Aventuriers du ciel* et *Les Robinsons de l'île volante*, dans des aventures proches de celles des scouts de **Jean de La Hire** ou des gamins de Paris, apprentis parisiens et autres globes–trotters en culottes courtes d'**Arnould Galopin**.

(9) L'honnetêté nous pousse à dire qu'**André Reuze** n'a pas réussi grand chose d'autre sur le plan littéraire: *Les Cinq gentlemen maudits* (adapté au cinéma) et *Le Revenant du Tertre–Feuillet* n'émergent guère de la grisaille des romans policiers de seconde catégorie. Pourtant, certaines sources le créditent du pseudonyme de **Jacques Cézembre**, lui–même auteur de quelques «Tallandier Bleus», dont ce titre délicieusement kitsch: *Les Nègres blonds de l'île maudite*. Affaire à approfondir...

(10) **Guy Vander** s'est révélé le plus exemplaire des plagiaires, dans une série de petits fascicules non datés qui pillèrent sans vergogne une série de textes publiés dans la revue «Lectures pour tous» (dont il devait être un lecteur

assidu). A savoir: *Le Fakir* de Nicol Meyra (devenu *Le Secret du Fakir*), *Le Dernier mammouth* d'Auzias-Turenne (*La Conquête du mammouth*), *Les Merveilles de l'île mystérieuse* d'Octave Béliard (*L'Ile mystérieuse*), et cet autre texte du même auteur. D'autres surprises nous attendent-elles encore?

(11) Non content d'avoir écrit deux «sommes» sur le vieux Paris, ***Paris de siècle en siècle*** (1895) et ***Le Coeur de Paris*** (1896), **Albert Robida** a aussi publié ***La Nef de Lutèce*** (1900), ***Le Vieux Paris*** (1900), ***L'Ile de Lutèce*** (1905),... sans compter ses multiples participations picturales: ***La Gazette du Vieux Paris*** (1900), ***La Seine et les quais*** (1901) de G. Hannotaux, etc... A ce propos, les curieux consulteront avec profit la biographie que lui a consacré Philippe Brun, *Albert Robida, sa vie, son oeuvre* [Promodis, 1984].

Je ne concluerais point cette docte communication sans me confondre en remerciements pour l'inestimable apport de mes chers collègues en archéologie conjecturale, à savoir Brice Llorens, Gérard Meunier et Jacques Van Herp.

« *ARCHEOPOLIS* »
(1857)
de **A. BONNARDOT**

Le terme de «polygraphe» convient à merveille à A. Bonnardot. Outre cette nouvelle, Voyage à l'île de Vazivoir, conte d'enfants *(1848) et* L'Homme–oiseau ou la manie du vol *(1852), dont nous ne connaissons pas le contenu, pourraient nous intéresser, de même que ces projets: une imitation du «décréteur» fou Raoul Spifame, et un* Recueil d'arrêts fictifs, ordonnance de police, etc., concernant la ville de Paris. *Il pérora sur des sujets aussi divers que l'archéologie parisienne, la bibliophilie, la reliure, jusqu'à l'hétéroclisme (des canulars?):* De l'action perturbatrice des réseaux de chemin de fer et des télégraphes sur les phénomènes normaux de l'atmosphère, *et* De la déplorable influence des voies ferrées et de la sophistication des produits alimentaires sur les jouissances du gastronome parisien *!*

I. Les Ruines de Paris

Du sommet d'une montagne isolée, aride comme celles qui forment une grisâtre ceinture autour de Jérusalem, mes regards dominaient une plaine immense, inégale, parsemée de ruines à perte de vue. Un fleuve aux eaux limoneuses traversait de l'est à l'ouest cette vallée de désolation.

A ma première surprise succéda bientôt un deuil solennel: j'avais reconnu le point du globe où s'élevait ma ville natale, la ville qui inspirait tant d'amour et tant de haine, tant d'admiration et tant de mépris: PARIS, le vaste réservoir de toutes les grandeurs et le réceptacle de toutes les turpitudes.

Tout à coup, une voix lointaine et mystérieuse vibra dans l'air, et s'harmonia avec mes pensées pleines de mélancolie. Elle chantait, sur une modulation plaintive, un

hymne triste comme le désert sans limites, comme le cantique *Super flumina Babylonis*. Je ne saurais en reproduire les notes mélodieuses, mais j'ai retenu le sens de plusieurs strophes.

«O Paris, Paris! l'ombre de tes splendides édifices ne se projette plus sur les dalles. L'ortie à la sève brûlante fait verdoyer tes rues et tes places aujourd'hui sans rumeurs. Le spectre des ruines a passé sur toi, et tes colonnes orgueilleuses se sont affaissées sur le sol!

«La Seine a vu renaître sur ses rives les saules de la vieille Gaule celtique. Le bouillonnement écumeux de ses vagues, autour de morceaux de pierres moussues, indique seul les endroits qu'enjambaient les ponts aux piles massives; leurs débris s'écoulent en une fine poussière qui va se confondre avec les sables de l'océan.

«Fleuve de Seine! le miroir de tes eaux ne double plus, quand tombe le voile de la nuit, les mille lumières des palais illuminés ni l'image des tours jumelles de l'antique cathédrale. Tes flots ondulent au milieu du silence, et tu ressembles à la mer désolée qui pleure toutes ses larmes sur le cadavre de son enfant.

«Quels furent les instruments de la volonté divine? fut-ce vous, rapides messagers des humaines vengeances, boulets au vol invisible? Vous, globes de fer mugissants que vomissent les lourds mortiers de bronze? Vous, souterraines fureurs des volcans sans issue? Les abîmes des catacombes ont-ils englouti les hautes tours, les vastes coupoles, nées de leurs entrailles?

La voix expira dans l'immensité, et je descendis lentement la colline. C'était celle de Montmartre. On ne voyait plus, comme autrefois, sur sa crête, des moulins et un télégraphe agiter leurs grands bras, pour alimenter la capitale de pain et de nouvelles lointaines; sa silhouette chauve se découpait tristement sur l'horizon plombé du nord.

D'abord je ne sus comment accorder le tableau des ces catastrophes anticipées avec l'intime souvenir du siècle où je vivais; mais peu à peu mon imagination sut concilier ces deux états contradictoires. Il me sembla me rappeler que j'étais mort il y avait longtemps et que je venais de

renaître au monde.

Après avoir erré à travers un dédale de ruines informes et de voies désertes, bossuées, envahies par les ronces, je reconnus l'emplacement du Jardin des Tuileries, où jadis se réunissait sous des quinconces de marronniers, l'élite des élégantes parisiennes, avec leurs fils pétulants, à la précoce intelligence. Près d'une sorte de fondrière, je retrouvais quelques débris de l'obélisque de Louxor, dépouille deux fois antique de l'antique berceau du monde.



Tout à coup se fit entendre un bruissement dont l'intensité croissante agitait l'air. Je levai les yeux et j'aperçus, flottant dans l'espace, un immense aérostat à voiles, qui vint jeter l'ancre à cent pas de moi. J'en vis descendre une nombreuse société de gens vêtus de manteaux blancs et coiffés de turbans de même couleur. Leur langage n'était pas des plus faciles à saisir: c'était une sorte de français tout neuf, très modifié dans ses consonances et dans sa prononciation. Ils me considéraient avec une hilarité moqueuse: c'était, je crus le comprendre, au sujet de mon costume, à leur avis, fort bizarre.

Le drogman de la troupe me questionna sur mon âge et sur ma patrie. Recueillant tous mes souvenirs, je lui répondis que j'étais né à Paris, sous le règne de Napoléon le Grand. Ce fut un éclat de rire général. Un des plus graves turbans de la troupe dit à son voisin: Laissez en paix ce pauvre homme et marchons droit au but de notre expédition. On me regarda donc à l'unanimité comme un

crétin ou un visionnaire, et l'on ne fit plus attention à moi.

Je profitai de ce compatissant silence pour voir travailler ces savants exotiques. – Je doute, dit l'un d'eux, que nous puissions faire ici une belle récolte de médailles en bronze, car vers la fin du quarante-neuvième siècle ces vandales de *Koutmans* (probablement les envahisseurs du sol français) les ont toutes recherchées avec soin, pour en fondre des canons.

Chacun se livrait à mille conjectures sur les débris de pierre ou de marbre qui se rencontraient sur sa route. – Ici, dit le doyen de la troupe, en toisant trois colonnes mutilées, et encore debout, de l'Eglise de la Madeleine, ici s'élevait autrefois le *palais* dit des *Invalides*, c'est-à-dire *Infirmes*; c'était un des plus somptueux monuments de la rive *droite*. Vous pouvez admirer les vestiges du portique, qui ornait l'entrée de ce vaste édifice.

Tous les collègues applaudirent à cette ingénieuse explication, un seul excepté, qui osa dire: – Il n'y eut jamais de portique devant l'*hôtel* des Invalides. Dans le fragment d'un ancien livre, que j'ai payé au poids de l'or, il n'en est pas du tout question, et de plus, on y lit que cet *hôtel* immense était établi sur la rive *gauche* du fleuve.

La face du doyen contracta une face purpurine. – Pour moi, répliqua-t-il sèchement, en homme que gêne la contradiction, j'ai lu aussi, de mon côté, des livres tout aussi anciens que le vôtre, et j'ose avancer avec *certitude* (certitude!) qu'en ce lieu même où nous sommes s'élevait, avec un dôme, haut de trois cents mètres, le palais des *Invalides*, autrement dit des *Infirmes*. Le péristyle, messieurs, avait douze colonnes cannelées, dont trois subsistent encore là, sous vos yeux.

Une sorte de secrétaire, le coude appuyé sur un chapiteau, sténographiait toute cette discussion, dont il devait être rendu un compte exact au public de je ne sais quel pays d'outre-mer. Je m'approchai et lu en tête de la rédaction la date du 7 juillet 9957.

Comme je brûlais de savoir enfin à quels étrangers j'avais affaire, j'avisai le drogman qui fumait avec délices une certaine plante aromatique, et je l'interrogeai. Il me comprit parfaitement et me fit cette réponse: – Ne

reconnaissez-vous pas, rien qu'au costume, les habitants de la célèbre ville d'Archéopolis, sise en cette partie du globe que les anciens nommaient l'Afrique centrale?

Je restai ébahi. Comment! continua-t-il, vous n'avez jamais ouï parler de notre capitale, la reine du monde civilisé, ni du fameux musée d'antiquités que notre digne souverain Matoupah IX fonda, il y a environ trois siècles; ce musée dont les bâtiments seuls occupent une surface de plus de cent mille mètres? Avez-vous donc toujours croupi parmi ces ruines des déserts celtiques?



Sur mon affirmation que tous ces renseignements étaient nouveaux pour moi, il me proposa de me dégrossir, de m'emmener dans son illustre patrie et de me présenter à la cour du roi des Archéopolitains (sans doute, pensai-je à part moi, pour le mettre en belle humeur).

Dès que l'ingénieur-topographe de la société eut levé les plans *très exacts* des restes d'édifices importants de l'ancien Paris, on procéda aux préparatifs du départ. Sur la proposition de mon protecteur, on me logea dans un petit compartiment du navire aérien, qui se trouvait muni de provisions de bouche et d'instruments de physique très compliqués. Cette machine, m'apprit-on, avait été établie aux frais du gouvernement, avec tout le confortable nécessaire.

Je communiquerai volontiers au lecteur les détails qu'on me donna à ce sujet; mais, par malheur, tout le monde ayant voulu en même temps m'éclairer, ma mémoire, semblable à un vase qu'on veut emplir trop vite, n'en a rien pu retenir.

Comme il convenait que j'eusse une mise décente, on me fit jeter aux hirondelles mon hideux cylindre de feutre

noir, et mon habit à queue de hanneton. Alors on m'appliqua sur les épaules je ne sais quelle sorte de manteau d'une nuance vert-perroquet éblouissante, le blanc étant réservé aux seuls antiquaires du gouvernement, comme allusion sans doute à leur candide innocence. Ensuite, on m'ajusta autour du chef une manière de turban de forme bizarre et de même couleur.

II. Les Bosselés d'Archéopolis

Après un vol continu au-dessus des déserts de la France méridionale et de la Méditerranée, favorisés par le vent du nord, nous descendîmes le lendemain, un peu après le lever du soleil, dans un des faubourgs de l'immense et bruyante cité, nommée, m'apprit-on chemin faisant, Archéopolis, parce qu'une caravane errante d'antiquaires l'avait fondée, il y avait six ou sept mille ans.

D'après certains chuchotements de la docte société, j'appréhendai qu'on me retînt, à titre de bête curieuse, dans quelque ménagerie royale. Aussi, dès que je touchai la terre ferme, me hâtai-je de déguerpir et de fuir à pas allongés sur le macadam de cette capitale du monde civilisé de l'an 9957.

Comme je voyais circuler dans les rues un assez grand nombre de manteaux et de turbans semblables aux miens, je ne craignis plus d'être reconnu de mes savants. Toutefois, pour plus de sécurité, j'entrai chez une espèce de petit barbier, et me fis raser barbes, moustaches et favoris, de manière à ressembler le plus possible aux indigènes, en général imberbes. Je payai en sous de 1858, que le barbier, un peu antiquaire, comme tout le monde l'est ici, accepta avec une vive reconnaissance.

Grâce à cette précaution et au costume national dont on avait drapé mon chétif individu, je pus traverser une partie de la ville, sans faire trop aboyer les chiens, sans trop exciter, par la forme gauloise de mon nez, les ricanements de femmes assez laides, que j'apercevais installées sur de larges terrasses.

Je finis par rencontrer sur mon chemin un grand édifice

décoré de cette inscription: *ACADEMIE DES BOSSELES* Là, me dit–on, une vingtaine de professeurs sont entretenus aux frais de l'Etat. J'entrai résolument dans une immense cour, bordée de portiques. Au fond, se développait une façade d'un style assez grandiose surmontée de plusieurs dômes étincelant d'or au soleil.

Je remarquai d'abord, sur une plate–forme lointaine une lunette astronomique d'une très large ouverture, et longue d'au moins quarante mètres, montée sur un pied très compliqué et de forme bizarre. On en parlait à mes côtés comme d'une merveille. Les verres qui en garnissaient les deux bouts étaient, disait–on, d'une limpidité, d'une puissance de réfraction telles que l'ensemble, parfaitement centré, grossissait une planète un million de fois en diamètre. Grâce à cet oeil de géant, ajoutait un érudit en manteau jaune–serin, on avait assisté, le mois dernier, à une sanglante bataille, livrée dans une des plaines de Mars.

J'acceptai le récit comme une vieille plaisanterie, fondée sur la teinte rougeâtre de cette planète et sur le nom belliqueux qu'elle conservait encore, et je me dis: c'est un canard réchauffé; c'est une preuve que l'antique tradition de l'art du *feuilletoniste* a été religieusement transmise, à travers les siècles, à cette brave nation africaine.

Dans une arrière–cour, j'aperçus un ballon de transport, assez différent de celui qui m'avait amené. On me raconta que l'ingénieux inventeur de cette machine, dont le nom baroque m'échappe, avait tenté une heureuse exploration autour de la Lune. Voici, ajouta–t–on, les moyens fort simples qu'il employa pour voyager au–delà de notre couche d'air, respirer, combattre le froid extrême, et passer sans secousses de la sphère d'attraction de la Terre dans celle de son satellite: d'abord...

Mais, en ce moment plein d'intérêt, mon narrateur s'éclipsa comme par magie. J'arpentais à grands pas une longue galerie pour retrouver ses traces, résolu à me cramponner à son manteau, jusqu'à l'achèvement du récit, quand je me trouvai je ne sais comment engagé sous la coupole d'un vaste amphithéâtre, où un petit homme

chauve gesticulait du haut d'une chaire. Ce fut le premier indigène qui m'apparut sans turban. On me dit que j'assistais au cours de l'illustre et très éloquent professeur d'histoire Fissbrek de Hardeynagh.

Cette sublime intelligence avait choisi pour gîte une boule fort disgracieuse qui, de profil, rappelait assez le type de l'orang-outang. Mais ce qui, dans sa personne, attirait surtout mon attention, c'était une énorme bosse ressortant sur la partie gauche de son crâne, dénudé à cet endroit. Je m'enquis naïvement du genre d'infirmité dont il me semblait affligé.

J'appris avec stupéfaction que ces sortes d'ignobles ampoules étaient ici l'objet d'une vénération profonde. On disait d'un individu: *Il est bosselé*, de l'air majestueux dont on dirait chez nous: Monsieur un tel est décoré du grand cordon de la Légion d'honneur.

L'ancien système du Docteur Gall, désigné, bien entendu, sous un nom nouveau, avait acquis à Archéopolis une vogue dont on ne saurait se faire une idée. On y prenait notre de la moindre boursouflure du crâne; on l'entretenait au moyen de mille emplâtres; on rasait les cheveux tout alentour, pour l'isoler et en faciliter le développement. On aplatissait, en certains cas même on amputait, dès l'enfance, les reliefs de mauvais augure; on cultivait au contraire, on fortifiait, on *poussait* ceux qui pronostiquaient une aptitude décidée aux mathématiques, à la poésie, à l'érudition, aux belles qualités morales. On réunissait en corps, en séries, les crânes de même espèce, et l'on formait des associations de capacités en tout genre. Tout enfant qui avait l'heureuse chance de naître avec une *bonne* protubérance nettement prononcée était sûr d'être bien casé, de faire rapidement son chemin et de devenir, avant vingt ans, un académicien modèle, sinon un modèle académicien.

Je fus pris d'une vive curiosité au sujet des résultats qu'avait produits ce système de classification, cette *aristocratie de la bosse*, comme disaient les classes envieuses d'Archéopolis; j'oubliai donc tout aussitôt le narrateur de l'excursion dans la Lune, pour ouvrir mes deux oreilles aux ondes sonores que faisait vibrer le

discours de ce singulier docteur. Il relevait en ce moment les plis d'une grand toge écarlate, qui paraissait l'embarrasser beaucoup; puis il reprit, d'un accent pathétique:



«Enfin! pour terminer mon parallèle entre notre époque et les temps antiques, enfin! nous enfants de la vieille Afrique, nous habitants de la zone *tempérée* du globe, ne sommes-nous pas les vrais élus de la Providence? Il y a quelques mille ans, notre pays, aujourd'hui si fortuné, était encore un vaste et aride désert de sable, brûlé des feux du soleil. Mais Dieu en notre faveur a déplacé la ligne de l'écliptique. Aujourd'hui, tous les éléments qui constituent notre planète étant équilibrés, on n'a plus d'exemples de ces soudaines fermentations qui jadis secouaient et renversaient les villes. Les saisons et les vents ont pris un cours à peu près régulier; aussi le pain ne manque plus à l'homme, et son intelligence a pris un essor inconnu aux vieilles races, qui croyaient avoir atteint les limites de la civilisation. Nous ne sommes sujets qu'à un petit nombre des maladies signalées par les anciens auteurs, et nous ne connaissons que de nom ce terrible fléau qui dépeuplait le monde, il y a tant de siècles, le choléra asiatique, dont on ne parlait qu'avec effroi. Citons en passant une des plaies morales de ces temps reculés: le duel, ce fléau social, né de l'orgueil et d'un faux point d'honneur. Le duel n'existe plus parmi nous. Nos tribunaux sont assez puissamment organisés pour ne plus laisser subsister un tribunal

particulier dans la conscience de chaque individu.»

Cette péroraison me fit rentrer en moi-même; je me dis, assurément, je rêve, je suis au pays des chimères. Puis je finis par me persuader que j'assistais à une séance réelle et que les maux de mon dix-neuvième siècle n'étaient qu'un songe, qu'un souvenir très éloigné.

Ici, l'orateur fit succéder à ses périodes majestueuses un son de voix plus calme, pour ajouter, après une pause, cette sorte de *post-scriptum*:

«Telle est, messieurs, l'exposition succincte, fondée sur le fragment d'une ancienne chronique, échappée par miracle aux ravages du temps, du feu et de la mauvaise constitution du papier qu'on fabriquait en France; telle est, dis-je, l'exposition des causes qui amenèrent, vers la fin du XXIème siècle, la décadence générale de la civilisation du globe. La seconde partie de notre cours traitera spécialement des moeurs et coutumes des Français.

Comment! m'écriai-je, l'illustre professeur Fissbrek de Hardeynagh a développé le récit des événements qui ont entraîné la chute de notre civilisation, et je n'étais point là! C'est à se jeter du haut de la tour de l'Observatoire, qu'on dit s'élever à deux cents mètres!

Et j'allais, dans mon désespoir, gravir les mille trois cents marches qui conduisent à la plate-forme de cette tour, quand une réflexion m'arrêta: – si plutôt je faisais une visite à l'éloquent professeur? Il satisferait peut-être ma curiosité en peu de mots, bien que la concision, je le soupçonne fort, ne soit pas sa qualité dominante.

III. Décadence de la civilisation au XXIème siècle

L'illustre bosselé me reçut avec une grave bienveillance. Je lui exposai le but de ma visite et mes vifs regrets. Cette démarche parut flatter son amour-propre. Je finis par lui demander si, par hasard, la première partie de son *excellent* cours ne serait pas imprimée.

Il me contempla avec un sourire indulgemment ironique. – Assurément. Mais d'où venez-vous, mon cher monsieur? Comment! Vous ignorez des faits historiques

que le plus chétif de nos écoliers connaît sur le bout...

En ce moment, il agita une sonnette, et un domestique se présenta. – Faites venir le petit Robinet! Bientôt arriva, tout frétillant, un moutard de cinq à six ans, à l'air espiègle. J'eus la bonhomie de m'inquiéter d'une grosseur rougeâtre qu'il avait au front. Pauvre enfant! pensais-je, il aura dégringolé un escalier de trois étages!

Ce fut moi qui tombai de mon haut quand j'entendis le professeur lui dire: – voyons, petit, toi qui a un si beau relief de la mémoire, récite à monsieur le chapitre CCXVI de mes *Grandes Annales de France*. Si tu t'en tires bien, tu auras au dessert double ration de confitures; tu entends? – Oui, mon oncle. Et il se mit à débiter, tout en se dandinant, les pages qui vont suivre.

«Vers le milieu du XXIème siècle, les sciences, les arts et l'industrie avaient atteint leur apogée chez les nations civilisées du globe, reliées entre elles par des voies de fer, des télégraphes électriques et des tunnels sous-marins. Les machines, multipliées à l'infini, appliquées à tout, avaient supprimé, ou à peu près, l'emploi de la force humaine. Elles élevaient presque seules les maisons; opéraient le labour, les semailles et les récoltes; confectionnaient le pain, les meubles, les vêtements; tuaient et dépeçaient les animaux destinés à l'alimentation publique. Le plus pauvre se procurait les objets de première nécessité, à la charge, bien légère, de surveiller, à tour de rôle, les mouvements de quelques machines placées sous la direction d'un ingénieur: il n'y avait plus que des indigents volontaires.

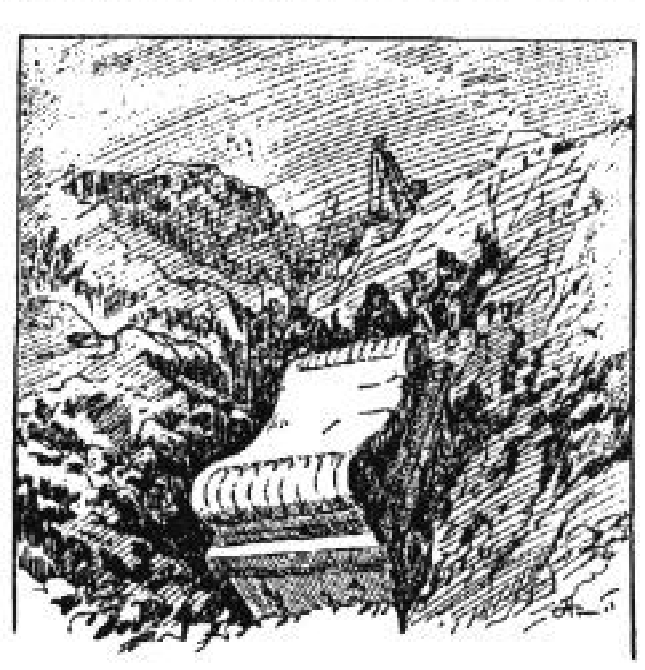
C'était, allez-vous dire, le retour de l'antique âge d'or; détrompez-vous: cette époque fut l'âge de fer, au moral comme au physique. De l'état de bien-être matériel acquis de l'humanité devait naître sa ruine. Il semblait que Dieu voulût châtier l'homme pour avoir dérobé trop de fruits à l'arbre de la Science. La multiplication sur certains points du globe des chemins de fer et des fils télégraphiques contrariaient l'action normale de l'électricité de l'atmosphère. Ces immenses réseaux métalliques, dans certaines conditions, repoussaient, l'hiver, la neige

fertilisante; l'été, les orages bienfaisants. Des maladies jusqu'alors inconnues sévissaient sur l'espèce humaine, comme sur les plantes et le bétail qui servent à l'alimenter. Dans les entrailles du globe grondait une marée de vagues incandescentes qui ébranlaient des portions, jadis épargnées, de l'écorce terrestre. Vers le commencement du XXIème siècle, les grandes capitales de l'Europe, secouées par des efforts volcaniques, virent s'écrouler une partie de leurs habitations, et, vers ce même temps, le contact d'une comète asphyxiait tous les peuples de l'Amérique.

La foi religieuse s'était réfugiée au fond de quelques intelligences d'élite, comme dans son dernier sanctuaire; mais le culte public n'était plus qu'une forme pour le plus grand nombre. Dépossédées du bienfait du travail manuel, des populations entières vivaient inactives, au jour le jour, l'ennui et le froid sentiment du réalisme dans l'âme. Partout l'oisiveté, passée à l'état chronique, avaient engendré un dégoût de la vie, qui se traduisait par des milliers de suicides. Fatale inertie du corps et du coeur! Les cerveaux seuls travaillaient chez les masses, et non plus les bras: c'était le renversement de la loi naturelle. Jamais plus ardente soif du superflu, du merveilleux, des projets irréalisables, n'avait altéré l'imagination humaine. L'étude des arts, des lettres et des sciences n'était plus l'exception, mais le but banal de tous. Chacun se croyait appelé à un grand rôle intellectuel; chacun voulait être l'enchanteur: il n'y avait plus d'enchantement. Les imprimeries, partout multipliées, vomissaient sans relâche et à vil prix des millions de livres. Toutes les mauvaises passions apportaient leur contingent de poisons redoutables dans ces vastes artères de la vie sociale, qu'on nomme la littérature.

De grandes convulsions morales suivirent de près l'absorption de ce virus mortel. La raison déserta les cerveaux, comme la religion s'était retirée des consciences. Les rivalités d'amour, de richesse, de commerce, de célébrité, d'influence politique, dégénérèrent en luttes acharnées, bassement hypocrites, égoïstes et perfides. Vers l'an 2050, une folie épidémique

se propagea de proche en proche. Les nations civilisées étaient alors régies par des gouvernements impuissants à maîtriser les passions en l'absence du frein religieux, et composés de rouages étrangement compliqués. Leurs éléments hétérogènes, associés d'une manière factice, constituaient un pouvoir comparable aux poudres qui fulminent au moindre froissement: c'étaient des monarchies démocratiques, ou, si l'on préfère, des démocraties monarchiques. Il suffisait, pour qu'il y eut explosion, que le principe monarchique tournât à l'extrême tyrannie, ou que la base démocratique dégénérât en démagogie. Ce fut ce dernier élément qui amena la catastrophe. Une voix accusatrice s'éleva, on ne sait d'où, pour signaler à la haine des masses les ingénieurs en chef, qui représentaient la puissance financière et la classe aristocratique.



Des milliers de journaux se firent l'écho de cette voix fatale. Alors se réalisa l'antique apologue des Membres et de l'Estomac. Vu la faiblesse d'une autorité fictive et la rapidité des moyens de communication, tous les peuples se ruèrent à la fois vers le même abîme. Il s'organisa une conspiration, qui éclata simultanément sur tous les points. Partout les ingénieurs furent dépouillés de leurs biens et les machines anéanties, hors celles destinées à la destruction, les seules qui devaient survivre pour le malheur des hommes.

Dans ces jours de fureurs sans limites, on incendia les châteaux et les fermes. Le feu épargna à peine une partie des réserves de grains, établies d'après des systèmes ingénieux que l'intelligence humaine avait mis des siècles

à enfanter.

Quelques sages avaient en vain tenté d'éclairer cette rage aveugle: que pouvait un atome de raison jeté au milieu de la démence générale? Bientôt la nécessité fit tomber le bandeau. On voulut rétablir les machines d'agriculture, mais les sommités agricoles avaient été abattues. On décida que le labour serait provisoirement confié aux muscles de l'homme, comme aux temps *barbares*; par malheur, les courages, si ardents à détruire, faiblirent devant le travail lent et pénible qui avait nourri les générations précédentes. Les dernières ressources alimentaires furent gaspillées par les plus forts, comme sur un radeau de naufragés. Survint la famine, qui sème les cadavres; puis la peste, qui les multiplie par l'infection de l'air. Les convulsions du sol achevèrent l'oeuvre de destruction. La mort seule moissonna cette année, et sur toute la surface habitée du globe faucha la race humaine. Bien peu d'épis échappèrent à cette sanglante moisson. Quelques familles parvinrent à se réfugier dans un coin de l'Afrique centrale. Nous sommes les descendants de ces familles, qui ont survécu par miracle à la perte de l'immense navire de la civilisation antique. Nous avons retrouvé les ingénieuses inventions de nos ancêtres; nous y avons ajouté les nôtres; mais, instruits par la grande catastrophe du XXIème siècle, nous employons les machines qui aident le travail des bras, et nous exposons dans nos musées, à titre de simples curiosités, celles qui le suppriment.»

– Bien! très bien! petit, fit le professeur d'histoire ancienne. Va continuer ta partie de *guinguiche*; tu auras la double ration promise.

Le jeune Robinet s'esquiva au plus vite.

Quant à moi, je remerciai avec force révérences le vénérable bosselé, et j'allai prendre l'air sous un portique.

IV. Une séance archéologique en l'an 9957

Je demeurai longtemps comme atterré sous le poids de

ce lugubre récit, débité par un enfant; il m'avait impressionné à ce point, que je ne songeais à élever aucun doute sur l'authenticité des faits consignés dans la chronique de M. de Hardeynagh. Tout à coup, je fus distrait de mes tristes méditations par l'entretien de deux étudiants, qui parlaient d'un cours d'*antiquités françaises*. Je les priai de me dire où ce cours avait lieu. – A deux pas d'ici, me fut-il répondu. Si la matière vous intéresse, vous ne pouvez mieux tomber: il y a précisément aujourd'hui séance extraordinaire à l'Académie des Bosselés-Antiquaires: les plus célèbres savants y doivent prendre la parole.

Je suivis les deux jeunes gens et m'installai avec eux dans une tribune.

En attendant l'ouverture de la séance, je demandai à un voisin d'humeur communicative des renseignements sur la grande bibliothèque d'Archéopolis qui, avais-je ouï dire, contenait cent vingt-cinq mille manuscrits et plus de deux millions de volumes imprimés, tant antiques que modernes.

J'appris que cet immense dépôt des produits de l'intelligence humaine était depuis longtemps classé et si habilement catalogué dans une suite de deux cents in-folios, qu'on trouvait à l'instant tout ouvrage publié sur tel ou tel sujet. Il y avait trente catégories de livres; à la tête de chacune était préposé un chef ayant sous ses ordres un nombre proportionné de chercheurs et de metteurs en place. Dans sa mémoire exceptionnelle étaient rangés, comme en réalité sur les tablettes, tous les livres de sa catégorie. L'office principal de cette sorte de table des matières vivante consistait à éclairer les personnes qui faisaient des recherches ou voulaient simplement s'instruire.

Je recommençai à croire que je rêvais.

– Dans quelle classe, dis-je à mon voisin, recrute-t-on les chefs de chaque catégorie de manuscrits?

– Parmi les crânes qui ont la triple bosse bien prononcée de la probité, de la mémoire et de la bienveillance.

– Mais exige-t-on aussi celle de l'érudition?

– On s'en garderait bien! Il fut un temps où l'on mit à la tête des manuscrits des Bosselés en renom. Ils accueillaient les savants en herbe avec un visage rogue et pédantesque; ils avaient honte de se déranger pour ces petits solliciteurs, et finissaient par les éconduire d'autant plus volontiers qu'ils réservaient ainsi pour eux-même et pour leurs amis ou collègues les plus précieuses sources de documents inédits. Il existait alors des règlements qui favorisaient ce système égoïste; mais un de nos plus judicieux monarques, l'auguste Matoupah IX, a mis bon ordre à ce genre d'abus. Je vous expliquerais comment, si la séance n'allait commencer.

Elle s'ouvrit en effet. J'aurais voulu pouvoir tripler le nombre de mes oreilles. On préluda par une petit lever de rideau, afin de laisser aux nombreux retardataires le temps d'arriver. Quoi qu'eut dit le célèbre professeur au sujet du déplacement de l'écliptique, le climat était loin d'être tempéré à Archéopolis; il y régnait une chaleur tropicale, et ses habitants se mouvaient avec une lenteur extrême. On lut donc une demi-douzaine de mémoires adressés à l'Académie. Je m'intéressai surtout à celui qui portait pour titre: *A quelle occasion les anciens Français prononçaient-ils cette phrase consacrée: Dieu vous bénisse!* L'auteur concluait ainsi à la trentième page: «Cette exclamation s'adressait *évidemment* aux individus qui... avaient le *hoquet*.»

Cette solution inattendue me mit de belle humeur; mais, moi excepté, toute l'assistance garda une gravité imperturbable.

Les petits hors-d'oeuvre écoulés, la véritable séance commença. Je vis entrer, vêtu d'une robe blanche, ornée de plumes d'autruches, un haut personnage, dont le crâne offrait deux protubérances d'un luisant superbe; la plus ample était, disait-on, celle de la sagacité numismatique. L'honorable Bosselé était chargé de lire le rapport des hommes du ballon, sur leur excursion aux ruines du vieux Paris. Ce rapport fut si majestueusement prolixe, que j'en ferai grâce au lecteur, en n'en citerai que la dernière partie.



«... Le 9 juillet, après une marche pénible à travers une plaine inculte, encombrée de pierres moussues et encombrées de débris de vitres, d'ardoises, de marbres de diverses couleurs, nous nous arrêtâmes au bord de la *Synn* (la *Seine* des anciennes chroniques), à l'endroit où jadis s'étendaient les jardins des *Tuileries*, vieux mot qui signifie *Délices*. C'était, comme on sait, un des points les plus fréquentés de l'immense capitale aux *mille* portes dans une fondrière pleine de broussaille, où sifflait un serpent d'une espèce fort dangereuse, nous trouvâmes une tête de cheval en marbre blanc, assez fruste, qui a été déposée dans la salle n° 729 de notre musée national. Ce fragment fut recueilli à une petite distance d'une antique voie fort large conduisant à une ville dite *Vaersall* ou *Versaëlles*, ancien nom qui, comme l'a ingénieusement démontré notre honorable collègue M. Hernoïl (M. Hernoïl s'inclina), veut dire: *la ville vers l'Ouest*, ainsi appelée à cause de sa situation occidentale par rapport à Paris. Tout nous porte à croire que cette tête chevaline faisait partie d'un monument élevé au milieu de l'un des jardins des Tuileries, au connétable Bonnaparth, qui, après la mort de Louis XVII, son souverain, fut proclamé chef de la nation, sous le nom allégorique de *Napoléon*, mot d'origine grecque signifiant *Lion-des-Forêts*. Ce héros, *mort* dans l'île de Corse, fonda une dynastie célèbre dans l'histoire des destinées de la France.

Plus loin, vers l'endroit où s'élevait une magnifique basilique, couverte de plaques de vermeil, dite *Saint-Germain-des-Prés*, à deux pas des ruines du *Louvre*,

nous exhumâmes un candélabre de bronze encore doré en partie, sur lequel sont sculptés en relief les trois lettres I H S. Un soi-disant antiquaire, puisant à je ne sais quelle source apocryphe, a soutenu dans une brochure, qui ne peut être ici sérieusement réfutée, que ces trois lettres, figurées aussi sur deux vases antiques de notre musée, signifiaient dans l'origine: *Iesus Hominum Salvator*, ou simplement: IHESUS. Il ajoute que, par la suite, des moines nommés *Jésuites*, prenant ces mêmes lettres pour devise de leur ordre, leur donnèrent cet autre sens: *Iesus Humilis Societas*. Nous n'entrerons pas dans de plus amples détails sur cette singulière opinion: l'énoncer, c'est en juger la valeur. Nos recherches personnelles nous ont mis sur la bonne voie. Au XVIème siècle, sous le roi Henri (IIe ou IIIe du nom), vivait un sculpteur fameux, nommé *Jean Goujon*, ou *Gonjou*. Or, les têtes de chérubin qui décorent ce candélabre sont assurément attribuables à un habile ciseau. Aussi n'hésitons-nous pas à en faire honneur à cet artiste, si célèbre dans les annales de l'art antique. Nous interprétons ainsi ce monogramme: *Joannes*, prénom dudit Goujon (ou Gonjou), *Henrici Sculptor*. La croix qui s'élève au-dessus de la lettre H ne nous embarrasse guère: elle désigne ce roi comme très chrétien, *rex christianissimus*, disent les vieilles chroniques. Je crois qu'on chercherait vainement une explication plus satisfaisante.

Je haussai les épaules et ressentis une vive démangeaison de prendre hautement le parti de l'antiquaire opprimé, mais les longs et unanimes applaudissements qui accueillirent la conclusion du docte Bosselé ne me permirent pas d'élever la voix.

Quand l'enthousiasme fut tout à fait calmé, l'orateur passa immédiatement à un autre exercice. Il fit circuler dans la salle un tube de bronze très oxydé, sur lequel on déchiffrait cette inscription: *Gaspard, breveté S.G.D.G.* Je compris sur le champ d'où provenait le cylindre et ce que signifiaient les quatres initiales.

Je me proposais d'élucider la question en deux mots, quand le savant éleva au-dessus de sa tête le débris vénérable (c'était le corps de pompe d'un clysoir de mon

temps), puis, s'adressant à l'auditoire attendri, qui retenai son souffle:

«Nous ne saurions aujourd'hui, messieurs, dire au juste à quoi servait ce tube de bronze antique. Faisait-il partic d'un instrument d'astronomie, de guerre ou de musique? C'est ce que j'espère éclaircir bientôt dans un mémoire in-4°, dont les trois cents premières pages sont sous presse. Je me bornerai ici à une supposition fort vraisemblable au sujet du mot *Breveté*. C'est sans doute le nom d'une famille industrielle très connue vers le XXème siècle, car nous l'avons déjà lu sur plusieurs fragments antiques que possède notre musée. Il est précédé d'autres prénoms, tels que *Grégoire*, *Crépin*, etc. J'ai passé bien des nuits, je l'avoue, à en chercher le sens; j'ai l'espoir de parvenir, avec le concours de l'honorable M. Hernoïl (M. Hernoïl se réinclina), à les interpréter d'une manière irréfragable. Jusque-là, nous nous en tiendrons à l'hypothèse que ces quatre lettres indiquent le lieu de naissance de la famille des *Brevetés*.

A cet endroit du discours, je n'y tins plus; je me levai avec la ferme résolution d'éclairer l'assemblée, dût le président donner l'ordre d'introduire *dehors* l'interrupteur indiscret, et j'allais une bonne fois lancer mon explication à la tête du tranchant discoureur, quand une sorte d'huissier, s'avançant au milieu de la salle, s'écria d'une voix de basse-taille: *Messieurs, il est six heures!*

A cette soudaine exclamation, toutes les têtes bosselées de s'agiter et de se couvrir de turbans. Plus d'un honorable turban se réveilla en sursaut, enchanté d'en être à la clôture et de toucher à l'heure du repas.

En voyant sauteler toute cette *grenouillerie*, j'éclatai d'un si fou rire, que je me réveillai moi-même, et me reconnus au milieu de mes ustensiles de ménage du XIXème siècle. De tout ce que j'avais cru entendre, cinq mots seuls avaient été réellement prononcés: *Monsieur, il est six heures!* A l'instant même, la même voix les répéta. C'était celle de mon domestique, qui, sur mon ordre de la veille, venait m'avertir qu'il était temps de m'habiller, car, à huit heures, je devais me mettre en route pour aller visiter les ruines de Rome.



YUKI-YAKO

LES
BEAUX ROMANS D'AVENTURES

« *UNE VILLE ENFOUIE ET RESSUSCITEE, POMPEI OU PARIS ?* »
(1872) de **TY**

Impossible de dénoncer qui se cachait sous ce pseudonyme... Robida lui-même, dans cette «Revue Parisienne» accumulait aussi les noms de plume... et de crayon!

... Tout le monde sait qu'après de grandes recherches et des peines infinies, on est parvenu à retrouver l'emplacement où était situé Paris. Les fouilles et les déblais ont déjà pris assez d'importance pour permettre à des architectes savants de tenter la restauration de quelques parties de cette ville fameuse et infortunée. Le souvenir de la catastrophe qui a enseveli la capitale des Français, ce peuple disparu, est dans toutes les mémoires. On l'enseigne dans les livres classiques et pas un enfant maintenant ne l'ignore. Avant donc de parler des beaux travaux par lesquels plusieurs de nos savants commencent à nous restituer la physionomie monumentale, publique et privée de la Babylone du XIXème siècle, nous rappellerons en quelques traits rapides les faits qui amenèrent la destruction de la célèbre cité.



Vers 1904, les Socialistes, qui avaient déjà été maîtres de la ville pendant trois mois en 1871, y accomplirent de

nouveau une révolution triomphante. Mais attaqués bientôt très vivement par ce que l'on appelait à cette époque le Parti de l'Ordre et se voyant près de succomber, ils prirent toutes leurs mesures pour assurer la fin de Paris. La plus efficace de ces mesures fut l'idée tout à fait grandiose qui transforma en volcan artificiel la fameuse colline de Montmartre qui dominait la ville au nord. A une heure marquée, des millions de kilogrammes de poudre entassés, et dans les anciennes carrières dont était creusée cette colline et dans des excavations nouvelles qu'on y pratiqua sous la direction d'ingénieurs expérimentés, firent explosion. Des masses de terre prodigieuses furent projetées sur tous les quartiers de Paris, tandis qu'au même moment l'incendie s'y allumait de tous les côtés et que la plupart des égouts sautaient sous l'action de la nitroglycérine. Le désastre fut prodigieux comme les moyens mis en action. La ville se trouva complètement bouleversée. Pas un habitant, pas une pierre n'y resta debout. Elle ne fut plus qu'un monceau de gravas et de terres soulevées. Le pays était devenu désert à la suite des combats ultérieurs où les Français s'entre-tuèrent presque tous, ces débris de Paris s'enfoncèrent graduellement dans le sol pendant la série des siècles. Une végétation active, des bois épais poussèrent sur ce terrain, cachant peu à peu les vestiges de la vieille reine de la civilisation. Le gouvernement américain, avant qu'il n'eut colonisé la plus grande partie de l'Europe, se trouva empêché par d'autres soins plus pressants de faire rechercher l'emplacement de Paris et d'exhumer pour les regards curieux du temps actuel les restes si intéressants des époques reculées.

Dernièrement enfin on a pu s'occuper de cette question qui passionne tous les érudits.

Bien que la destruction de cette magnifique cité y eut anéanti bibliothèques, papiers, documents, il se trouvait à l'étranger, où on a pu heureusement les conserver, bien des témoignages divers: livres, journaux, gravures, cartes, relatifs à la capitale de la France.

Il a donc été assez facile de déterminer la place exacte où s'élevait la grande ville antique, sur les bords du petit

fleuve de la Seine, aujourd'hui New-Grant-River, puisque nous avons débaptisé les localités européennes pour donner des noms qui rappellent les fastes de l'histoire américaine. Les fouilles, intelligemment conduites, ont été exécutées avec une satisfaisante rapidité, et de nombreux voyageurs ont maintenant le plaisir de contempler au grand jour une partie des restes de Paris.

Le bouleversement a été tel néanmoins que de grandes discussions se sont élevées entre les archéologues, les érudits et les architectes sur la véritable désignation qu'il faut donner à certains débris informes aujourd'hui déblayés. Par exemple, est-ce la Madeleine ou le Corps Législatif qu'il faut reconnaître dans un amas de pierres amoncelées au milieu d'une espèce d'immense dépression située non loin de la Seine, là où les anciens plans marquent la place de la Concorde? Ce qui contribue à rendre l'éclaircissement difficile, c'est que le cours de la Seine s'est notablement déplacé depuis cette époque. Il s'est divisé en trois bras dont aucun ne continue à suivre l'ancien lit du fleuve. De plus, si l'on cherche aux points où l'un et l'autre de ces monuments sont indiqués par les anciens plans, on ne trouve aucune masse de vestiges assez considérable pour qu'on puisse y reconnaître la situation de constructions anciennes.

En revanche, aucun doute n'existe quant aux ruines de la cathédrale, dite Notre-Dame. On est fixé également sur la maison de M. Thiers.

Contrairement à ce que l'on pensait, on a retrouvé fort peu d'objets dans les fouilles. Presque tout est émietté ou réduit par une fusion à plusieurs milliers de degrés. Néanmoins, quelques ustensiles, quelques bijoux, des

papiers sans importance historique, des factures de marchands et des lettres de particuliers principalement, ont pu être recueillis.

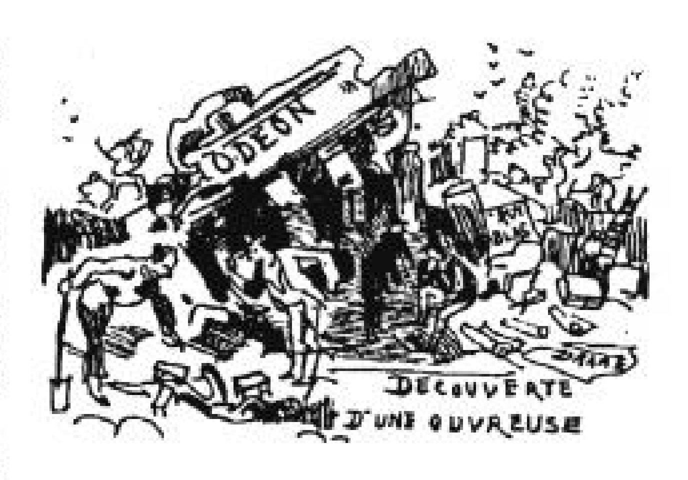


S'aidant d'anciennes gravures, du texte de certains journaux et livres de l'époque, plusieurs architectes ont tenté la restauration des boulevards, de diverses habitations, de divers monuments et les ont animés par des personnages en costumes du temps. Mais M. Sweam et M. Dickson, entre autres, ne sont pas d'accord sur l'aquarelle où ce dernier a représenté un omnibus de 1904. M. Sweam ne croit pas que M. Dickson ait figuré avec exactitude les costumes du cocher et du conducteur. Le Docteur Ormesby a publié un travail fort curieux sur la famille Michaud. Chacun sait que parmi les découvertes les plus intéressantes figure celle de quatre squelettes retrouvés dans une espèce de trou dans la limite de la zone qu'on suppose être l'ancien quartier de l'Opéra. Cette découverte est d'autant plus importante qu'elle est la seule de cette espèce jusqu'ici.

On a trouvé beaucoup d'ossements épars mêlés aux gravats sur les divers points explorés; mais la trouvaille de toute une famille, qui a fait tant d'honneur à l'ingénieur

Busting, est resté un fait isolé.

De toute cette immense population ne subsiste-t-il en effet d'intact que les squelettes de la famille Michaud, c'est ce que les recherches futures seules pourront nous apprendre. En attendant, ces squelettes sont fort précieux, car nous savons par quelques papiers à demi-consumés, à demi-réduits en pâte, et qu'un tour de force, pour ainsi dire, a seul permis de déchiffrer, en partie, que Michaud était un député républicain modéré, personnage tout à fait obscur d'ailleurs. Les indices fournis par l'examen des ces ossements parfaitement conservés ont fait reconnaître trois femmes et un homme; les autres, d'après la conformation qui indique l'âge, devaient être sa femme, sa fille et sa bonne. C'est sur une petite bague commune, en argent, encore passée à l'annulaire du quatrième squelette qui est une femme jeune, qu'on s'est fondé pour reconnaître la bonne de Michaud.



Pourquoi, en regardant, la fine et remarquable restauration des ruines de Pompéi par M. Duban, exposée ces jours derniers à l'Ecole des Beaux-Arts, pourquoi, en voyant revivre le forum et le théâtre, le temple de Vénus et les thermes, la maison de Lucrétius et celle de Siricus, le monument d'Emmacchia et la demeure de Diomède dont on a retrouvé la famille sous les cendres, et tout ce monde qui cultivait une civilisation raffinée sous la menace du Vésuve fumant, en suis-je venu à songer que nous aussi qui florissons sur un autre volcan nous viendrons un jour à être ensevelis, puis exhumés et restaurés?... Je ne sais. Ce qui se passe rend si mélancolique! Peut-être y aura-t-il un jour dans quelque journal américain un article dans le genre de celui que j'ai esquissé tout à l'heure.

« *LES RUINES DE PARIS* »
et « *L'AN 3000* »
(extraits de «*PARIS DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'A L'AN 3000*»)
(1892)
de **Léo CLARETIE**

Cousin de l'écrivain Jules Clarétie (qui a consacré plusieurs textes à la conjecture: Jean Mornas, L'Oeil du mort, La Mer libre, *ainsi que la nouvelle* Le Napoléon jaune*), Léo rédigea, dans l'esprit «fin de siècle», l'histoire de Paris – passée, présente et future – comme l'avait fait avant lui un Samuel-Henri Berthoud (*L'Homme depuis cinq mille ans*). Pour la petite histoire, on lui doit aussi une nouvelle dans «Lecture pour tous» en 1919,* Les Paroles gelées.

LES RUINES DE PARIS



Paris repose sous ses ruines. Un immense silence, le silence du tombeau, pèse sur lui. Une végétation touffue et envahissante enveloppe, étreint comme d'un suaire ce gigantesque cadavre d'une ville qui n'est plus. Les ronces, les broussailles enserrent et disjoignent les pierres demeurées encore debout. Les reptiles rampent, les bêtes fauves font leur repaire au milieu de ce désert, dans cette solitude profonde et morne la nature reprend son bien. Les forêts d'autrefois ont reconquis leur place sur les rives de la Seine qui coule large et libre, frôlant les roseaux de ses rives, usant dans son cours les vieilles pierres moussues coulées dans son

lit. A travers les bouleaux et les chênes, les marais se sont reformés et scintillent au soleil.

Paris présente cet aspect pittoresque et grandiose des ruines qu'indiquait, après Volney, Chateaubriand: «Les ruines considérées sous les rapports pittoresques sont d'une ordonnance plus magique dans un tableau que le monument frais et entier. Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs masquent une partie du paysage et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les cintres de l'édifice; mais quand ces temples viennent à crouler, il ne reste que des masses isolées, entre lesquelles l'oeil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les forêts, les fleuves et les montagnes; alors les horizons reculent, et les galeries, suspendues en l'air, se découpent sur les fonds du ciel et de la terre.» Il est venu, le temps prédit par le poète quand il chantait au pied de l'Arc de Triomphe l'avenir de Paris:

Quand la Seine fuira de pierres obstruée
Usant quelque vieux dôme écroulé dans ses eaux,
Attentive au doux vent qui porte à la nuée
Le frisson du feuillage et le chant des oiseaux;

Lorsqu'elle coulera, la nuit, blanche dans l'ombre,
Heureuse, en endormant son flot longtemps troublé,
De pouvoir écouter enfin ces voix sans nombre
Qui passent vaguement sous le ciel étoilé;

Quand de cette cité, folle et rude ouvrière,
Qui, hâtant les destins à ses murs réservés,
Sous son propre marteau s'en allant en poussière,
Met son bronze en monnaie et son marbre en pavés.

Quand des toits, des clochers, des ruches tortueuses,
Des porches, des frontons, des dômes pleins d'orgueil
Qui faisaient cette ville aux voies tumultueuses,
Touffue, inextricable et fourmillante à l'oeil,

Il ne restera plus dans l'immense campagne,
Pour toute pyramide et pour tout Panthéon,

Que deux tours de granit faites par Charlemagne,
Et qu'un pilier d'airain fait par Napoléon.

(Victor Hugo)

La colonne Vendôme se soutient à peine, émergeant dans la verdure, disloquée, décapitée, menaçant de sa chute les arbres qui entourent sa base et semblent l'étayer.

Plus haut, un dôme éventré, appuyé de travers sur ses bases affaissées, seuls vestiges de ce qui fut le Panthéon. Sur le sol où dorment les grands hommes, les bouleaux et les hêtres ombragent leurs tombes et en défendent l'accès aux rayons du soleil. La mousse et le lierre leur font un linceul. La chauve-souris, effleurant de son aile la surface du marais qui dort entre les marbres, fait lever des nuées d'insectes ailés. Ils font un brouillard sonore au-dessus des roseaux, l'hirondelle le traverse, y fait une trouée; puis ils se posent, le bruit cesse, le lourd silence retombe sur l'étang muet.

Ce qui fut l'île de la Cité, le berceau de Lutèce, le centre de Paris, n'est plus qu'un amas confus de pierres éboulées que la mousse recouvre. Des chênes, robustes et forts, ont éventré les voûtes; les lézards se chauffent au soleil sur les autels de Notre-Dame.

Les deux grosses tours, démantelées, échancrées, à demi-effondrées, élèvent encore au-dessus des fourrés épais leurs squelettes déchiquetés. Un pan de muraille se soutient encore, appuyé sur un arc-boutant qui repose dans un taillis, et troué par les hautes fenêtres dont les ogives se sont affaissées. De temps en temps un bruit sec éclate dans le grand silence, effarouchant les lézards et les couleuvres, seuls hôtes de ces ruines. C'est une pierre qui

se détache, laissant un trou béant, et qui vient rejoindre sur les sol verdoyant les autres pierres, ses soeurs. Les vieux piliers trilobés de la cathédrale se sont couchés, pareils à des géants de granit fatigués du lourd fardeau porté pendant des siècles. A terre gît tout ce peuple de dragons, de goules, de hiboux, de démons, nuée sinistre qui s'était abattue sur l'église gothique. A demi brisés, ils dorment dans les hautes herbes, peu à peu recouverts, ensevelis par la marée montante des ronces et des broussailles. Le soir, quand la nuit est venue tandis que la lune avance lentement à travers les nuages qui passent, ses rayons argentés mettent sur les ruines des lueurs fantastiques; des traînées lumineuses traversent les déchirures, se brisent en poussière vaporeuse sur les masses noires des pendentifs amoncelés, qu'elles illuminent d'une tache claire aux contours fortement arrêtés.

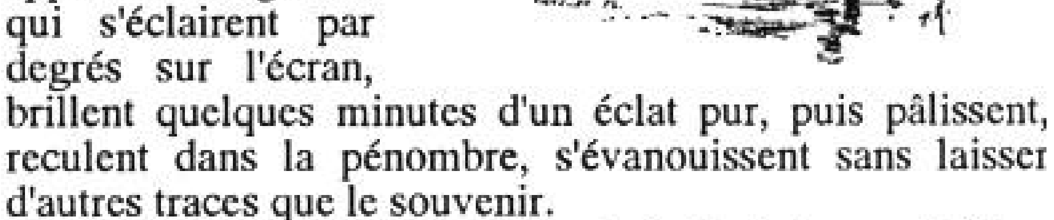


La lune luit sur ce décor nouveau des mêmes rayons qui argentaient le faîte des forêts où devait naître et vivre Lutèce, qui éclairaient les rues étroites et tortueuses du vieux Paris, qui pâlissaient devant les étincelantes illuminations des fêtes parisiennes.

La nature assiste impassible et immuable aux révolutions des hommes et des choses. Les villes passent, les peuples disparaissent, la nature éternelle demeure.

Athènes n'est plus que l'ombre d'elle-même; la Rome antique s'est engloutie, écrasée par la Rome moderne: Paris servira de pâture au Temps inassouvi. «Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire! Comment se sont anéantis tant de travaux! Ainsi donc périssent les

ouvrages des hommes! Ainsi s'évanouissent les empires et les nations!» (Volney.)



Paris n'est plus. Ses ruines elles–même auront bientôt péri. Et qu'est–ce que la vie de Paris dans l'histoire du monde? La ville–lumière s'est éteinte, semblable à ces apparitions fugitives qui s'éclairent par degrés sur l'écran, brillent quelques minutes d'un éclat pur, puis pâlissent, reculent dans la pénombre, s'évanouissent sans laisser d'autres traces que le souvenir.

Demandez au poète ce qui reste de Paris la grand'ville:

Un arc, une colonne, et là–bas au milieu
De ce fleuve argenté dont on entend l'écume
Une église échouée à demi dans la brume!
O spectacle! ainsi meurt ce que les peuples font!

L'AN 3000

C'est grande séance à la célèbre Académie de Floksima, ville très savante, située dans la Cénépire. C'est un continent nouveau dont personne au monde ne soupçonnait l'existence, découvert en l'année 2500 entre le Cap Horn et les terres australes, et devenu rapidement, par suite d'un déplacement logique de la civilisation, le foyer des lettres, des arts, du commerce, de l'industrie, le rendez–vous universel du beau monde, le centre de la société polie, le cercle des beaux esprits.

Dès le matin, les abords de l'Académie étaient encombrés par la foule. On s'est disputé les places, même

les plus mauvaises. Les grandes dames ont envoyé dès la première heure leur domestique pour faire queue et retenir leurs sièges. Les rues avoisinantes sont obstruées par la file des voitures de gala dont les maîtres et maîtresses sont entassés dans la salle. La foule s'accroit sans cesse de nouveaux arrivants. La garde floksimienne a toutes les peines pour les contenir. Tout le monde a voulu venir et voir. C'est qu'on doit entendre aujourd'hui la lecture d'une communication offrant le plus haut intérêt, une communication des plus importantes, des plus autorisées, des plus inédites, des plus rares, en un mot une communication de l'illustre, de l'éminent voyageur et archéologue Ti–Kiang, retour de Paris.

Le public, très agité, très bruyant, attend avec impatience l'ouverture de la séance. Les dames surtout causent avec animation, s'interrogent, se racontent ce qu'elles savent, et ce qu'elles ne savent pas, se félicitent d'avoir pu être placées, heureuses d'assister à cette lecture qui fera date dans l'histoire des lettres et de l'archéologie.

– Ah! Madame! Paris antique est si intéressant!

– Ah! Madame! Quelle ville exquise ce devait être! Il s'y est passé tant d'évènements, et de si rares, de si prodigieux, les uns grandioses, les autres scandaleux, mais tous, n'est–il pas vrai? Curieux pour nous, les héritiers indirects et lointains de cette civilisation disparue!

– Ah! ma chère! comme vous savez bien dire les choses! Il est vrai, les Parisiens devaient être un peuple bien aimable, et je voudrais avoir été Parisienne, si je n'étais Floksimienne...

– Et l'une des plus gracieuses, des plus savantes de notre monde.

– Fi! méchante flatteuse! Je conviens pourtant que je lis, que je pratique beaucoup les anciens. La littérature parisienne est pleine d'attraits pour moi et je lui appliquerais volontiers, au risque de friser la pédanterie, le mot exquis de leur La Fontaine: C'est proprement un charme.

– Oh! ma chère, la jolie citation, et imprévue, et joliment amenée! Comme vous avez de l'esprit.

– Je le dois tout aux anciens, mes maîtres. Ils ont fait de si jolies choses! Leurs romans surtout! Les belles oeuvres! Tenez, c'est beau comme l'antique! Si je puis du moins répéter ce mot après Baour–Lormian qui, nous disent les anciens, en usait souvent!

– Ah! délicieux! Oui, vous l'avez dit, chère! Qu'ils sont à plaindre ceux qui ont négligé au cours de leurs études d'apprendre le Parisien antique! Car ce sont des oeuvres qu'il faut lire dans le texte, ne pensez–vous pas? Les traductions apâlissent, éteignent, énervent, enlèvent tout ce que l'original peut avoir de piquant, d'osé, de hardi, de croustillant, ou même, le dirai–je en rougissant, d'inconvenant. Ah! ils ont eu de bien grands hommes!



– Même parmi leurs oubliés, leurs dédaignés, si j'ose reproduire ces charmantes expressions de Monselet.

– Avez–vous lu ce fragment inédit qui vient de paraître?

– Quoi donc? de grâce, dites vite!

– Du Paul de Kock, ma chère! Une demi–page retrouvée dans le canon d'un fusil découvert sous la colonne de Juillet. Elle servait de bourre. Quel dommage qu'on n'ait pas retrouvé un fragment plus long!

– Ah oui! Ils avaient comme armes des tubes qu'on bourrait de papier et de salpêtre. Avez–vous lu le mémoire de Pfi–Tao sur les armes françaises dans l'antiquité? Il en parle.

– Pour des anciens, ils étaient déjà assez avancés.

Savez-vous ce que disait l'autre soir Sado-Seoul dans le salon de Madame Ricami? Chose bien remarquable, si les faits viennent confirmer l'hypothèse, on pourrait retrouver déjà chez eux des traces, ou tout au moins les germes de cette littérature réaliste à laquelle nous devons tant et de si beaux chefs-d'oeuvre.

– Par exemple! Mais tenez, l'autre soir, Fetsi-Tchang, qui est tout à fait compétent, affirmait qu'ils auraient soupçonné, de loin, vaguement, mais enfin soupçonné l'électricité!

– Oh, je sais, mais c'est contesté. Il doit précisément y avoir sur ce sujet, l'année prochaine, une lecture de Sado-Seoul à l'Académie des Sciences Exactes appliquées à la Moralité, et je...

A ce moment, une clameur d'admiration fit retentir la salle. Il se produisit une sorte de remous dans l'auditoire, avec de vagues rumeurs, un remuement de chaises, un froissement de robes de soie, de traînes ramenées sous les sièges, chacun prenant position pour écouter sans remuer pendant quelques heures.

C'était Ti-Kiang qui faisait son entrée, l'illustre Ti-Kiang en personne, étincelant dans une ample robe jaune tissue d'or, sous son bonnet carré dont les broderies étaient rehaussées par une rangée de vieux liards époque Louis XV. Il portait autour du cou un hausse-col du 28° de ligne, pièce curieuse trouvée pendant les fouilles au Mont-Valérien. Des cheveux gris bouclés encadraient sa physionomie anguleuse et érudite.

Il prit place à la tribune avec cette modestie dégagée qui convient au génie. Après avoir prononcé le traditionnel «Messieurs, Mesdames», d'un air et d'un ton qui fit pâmer d'aise toutes les dames, il ne s'attarda pas aux bagatelles de la porte, ne donna même pas dans tous ses détails la relation de son voyage aux ruines de Paris, ne s'étendit pas avec complaisance sur des thèmes faciles, l'état actuel des grands problèmes archéologiques, l'intérêt que présentent ces études, l'espoir qu'on peut ou qu'on doit fonder sur elles. Il ne donna pas un résumé concis des travaux déjà faits, avec une appréciation fine et juste de chacun d'eux. Non. Il aborda directement son sujet, en

homme de bon ton, en orateur honnête, et exposa sans un plus long préambule l'objet de sa communication.

«S'il est un point bien digne de fixer l'attention des archéologues, n'est-ce pas l'étude minutieuse et rationnelle de l'emplacement des différents édifices qui ont été le théâtre de grands faits historiques et littéraires? (*Approbations.*) Mais s'il est un édifice bien digne de nos soins, ou plutôt s'il est deux édifices bien dignes de nous occuper, ne sont-ce pas ces deux augustes palais que le hasard à placés vis-à-vis l'un de l'autre, sur l'une et l'autre rive de la Seine, l'un, le palais des rois, l'autre, le palais des grands esprits; l'un, la demeure des pasteurs des peuples, l'autre, la résidence des pasteurs de la science (*Sourires fins bien qu'un peu bruyants*); l'un, dis-je, Messieurs, le repaire de la Tyrannie, l'autre, le temple de l'Intelligence: j'ai nommé le Louvre et l'Institut! (*Applaudissements.*) S'il est donc deux édifices qui aient joué un rôle considérable dans l'histoire politique et littéraire des peuples depuis longtemps éteints, ce sont eux. Il paraîtra peut-être superflu, au premier abord, de venir vous entretenir de ces ruines sur lesquelles tout semble avoir déjà été dit, si j'ose emprunter cette expression au divin La Bruyère. Les ruines voisines et, si je puis ainsi m'exprimer, jumelles, de l'Institut et du Louvre ont donné lieu à de nombreux travaux, à des mémoires considérables, je le sais. Je les ai tous lus. (*Gestes admiratifs dans l'auditoire.*)



«D'autres vous diront l'impression émue et touchante qui envahit l'âme quand on approche de ces murailles démantelées, éventrées, quasi submergées dans la verdure

(*Petits cris de femmes que cette expression transporte*), qui furent le Louvre, qui furent l'Institut, qui abritèrent toutes les dynasties de France, qui abritèrent la grande famille du génie, qui virent les orgies de la royauté, qui entendirent les savantes discussions des plus savants académiciens de l'antiquité. (*Gestes balancés, comme la période elle-même.*) D'autres vous diront tout le charme, l'agrément, le pittoresque de ce paysage, des vastes forêts dont les arbres séculaires ont grandi dans le silence des ruines, les amas de pierres dont la mousse, le liseron et le lierre se sont emparés comme pour les revêtir, et faire à ces reliques sacrées une châsse divine sertie par les mains de la nature. D'autre vous diront le silence et la solitude du fleuve coulant d'un cours paisibles entre ses rives fleuries et verdoyantes, débarrassé des quais en pierre qui enserraient – des textes l'attestent – la Seine dans l'intérieur de Paris. Il vous diront cette végétation touffue et puissante qui recouvre la ville morte d'un linceul de verdure, comme si la nature prenait à tâche de reconquérir cette place que les efforts de l'homme lui avaient si longtemps arrachée. (*Applaudissements prolongés.*)

«Pour moi, je veux être plus modeste et plus précis. Sur ces deux édifices, un point d'interrogation planait encore, un problème embarrassant, une mystérieuse énigme pesait toujours. Des textes précis, des documents indiscutables nous permettent de nommer, sans la moindre hésitation, les deux ruines que je crois avoir heureusement qualifiées de jumelles, et qu'on rencontre à peu de distance des deux tours disloquées et décharnées de Notre-Dame de Paris. Il faut, sans aucun doute, dans ces quelques pans de murailles, reconnaître l'Institut et le Louvre. Seulement – si je puis employer à mon tour cette restriction si heureusement utilisée par l'auteur des *Faux bonshommes*, – seulement une grosse difficulté surgit quand il s'agit d'établir lequel des deux emplacements est celui du Louvre; lequel, celui de l'Institut. L'Institut était-il sur la rive gauche? ou droite? et le Louvre! Quel embarras, Messieurs, pour l'archéologue minutieux et consciencieux qui veut revivre le passé jusque dans ses moindres détails, parcourir par l'imagination les places et

les rues des villes disparues? Qui ne sent l'intérêt de pareilles questions? Combien de siècles a-t-on cherché et discuté, sans succès, hélas! pour déterminer sur laquelle des deux pointes du Capitolin se trouvait le temple de Jupiter, et sur laquelle l'*arx*, la forteresse de Rome! Nous avons été, je puis le dire avec une juste fierté, nous avons été plus heureux aujourd'hui, en ce qui concerne Paris. Les documents que l'antiquité parisienne nous a transmis demeuraient muets; l'épigraphie ne nous donnait que des informations insuffisantes; l'archéologie était aux abois. C'est donc, me suis-je dit, à la lumière des pioches qu'il nous faut éclairer. J'ai pioché.

«Et j'ai trouvé.

«Mesdames, Messieurs, je puis l'affirmer dans cette respectable enceinte avec un légitime orgueil, l'Institut se trouvait sur la rive droite de la Seine, et le Louvre, sur la rive gauche.

Je l'affirme et je le prouve. (*L'attention de l'auditoire est très vivement surexcitée.*)

«Dans de nombreux documents transmis à nous par l'antiquité française, il est fait mention – détail trop négligé jusqu'ici – d'une coupole de l'Institut. Et ne croyez pas, Messieurs, qu'il s'agit là d'une métaphore flatteuse qui eût encadré les immortels de la niche sacrée réservée aux demi-dieux. Non, Messieurs, il s'agit d'une coupole réelle, une coupole de pierre et de marbre, soyez-en convaincus. Autrement, que signifierait ce passage que nous trouvons dans le Recueil universelle des discours académiques, tome DCCXI, page 3042: l'orateur, qui se nomme Pailleron, vient de risquer un néologisme un peu hardi pour un académicien, et tremble, nous dit-il, «de voir s'effondrer sur sa tête cette auguste coupole». Qui ne voit que si la coupole était purement fictive, purement métaphorique, elle ne s'écroulerait pas, et que cette crainte

serait vaine et ridicule? (*Vives approbations.*)

«Il fallait donc trouver la coupole. Toutes les fouilles exécutées sur la rive gauche sont demeurées infructueuses. Je fis traverser la Seine à mes ouvriers. Les fouilles commencèrent sur la rive droite. Quelque dieu m'inspirait sans doute, et soufflait en moi la divination des choses inconnues. Je n'attendis pas longtemps. La pioche mit bientôt au jour une rangée circulaire de pierres blanchâtres se détachant sur le sol, une enceinte ressemblant fort à des assises premières et profondes d'un édifice de forme ronde, tour ou coupole. Dès lors, qui pourrait douter? Cette enceinte, à cette place, n'est-elle pas de toute évidence ce qui reste des fondations de la glorieuse coupole?

«Qu'on me permette de réfuter en passant une captieuse objection qui m'a été posée depuis mon retour, et qui pourrait offusquer quelques esprits moins clairvoyants. Au XVIème siècle, – ceci remonte loin –, un Louvre nouveau remplaça le vieux Louvre féodal. N'a-t-on pas prétendu, d'après je ne sais quels témoignages suspects, que cette ligne blanchâtre par moi découverte serait le dessin de l'enceinte du vieux Louvre tracé dans la cour du nouveau, tracé pour en perpétuer le souvenir? Quelle idée saugrenue, Messieurs! Quelle vraisemblance! Je vous livre cette objection pour ce qu'elle vaut. Or elle ne vaut rien. A vous d'en faire justice.

«Non, mon enceinte est bien ce qui reste des assises qui ont supporté la coupole. La voila, cette illustre coupole! Coupole bienheureuse, qui vit reluire, sous la clarté crue et grise de la voûte, les crânes les plus augustes et les plus savants de l'antiquité parisienne, salut! Je te salue!

«Vous excuserez, Mesdames, ce mouvement lyrique. L'archéologie a ses expansions, ses effusions, sa poésie, son lyrisme. Pour vivre au milieu des pierres, on n'a point un coeur de roche. (*Sourires encourageants.*)

«Mais je reviens à mes conclusions. j'ai affirmé, et je crois être en droit de le faire encore, que le palais du Louvre occupait la rive gauche de la Seine, et l'Institut, la droite. C'est là le beau résultat auquel m'ont amené des

longues années d'études, de recherches. Je me fais un devoir et un plaisir, Mesdames, Messieurs, de vous le communiquer, heureux et fier d'avoir pu moi aussi apporter mon humble pierre à l'édifice de la science, au temple de l'archéologie, qui s'accroit tous les jours par les apports des érudits du monde entier, et qui va sans cesse s'embellissant, s'enrichissant.»

Cette péroraison remarquable fit éclater le délire du public trop longtemps contenu. Une triple salve d'applaudissements frénétiques accueillit ces dernières paroles. Une escorte enthousiaste reconduisit l'orateur à son domicile.



Dès la semaine suivante, il paraissait une carte: une restauration archéologique des rives de la Seine en aval du Pont-Neuf.

Le Louvre était placé quai Voltaire, et l'Institut au beau milieu des Tuileries.



« *UN CONGRES AU XXXV° SIECLE* »
(vers 1894)
de **P.–Max SIMON**

Cet auteur fut probablement un médecin aliéniste, si l'on en juge sa bibliographie: Hygiène de l'esprit, Crimes et délits dans la folie, Les Ecrits et les dessins des aliénés, *etc... Toujours dans le même recueil (*Les Marionnettes de la vie*), se cache une nouvelle fantastique,* L'Ame en voyage.

Chu–Li–Po à Ta–Va–Hi,
au Val des Palmiers.

Mon cher Ta.

Je suis arrivé à Ki–Paï pour l'ouverture du congrès d'anthropologie rétrospective universelle.

Je te parlerai tout à l'heure des séances auxquelles j'ai assisté; mais je veux auparavant te dire un mot de mon voyage.

J'ai quitté la ville des lacs d'Afrique le trente–septième jour après l'équinoxe d'été par le ballon *Le Lynx*, de la Compagnie de Circumnavigation aérienne. Je ne sais si tu connais ces ballons construits pour trois cents passagers. Il n'est rien de si bien organisé, de si luxueux, de si confortable. On voyagerait seulement pour les agréments du voyage. Les cabines sont des mieux comprises, bien meublées, ayant le nécessaire et surtout le superflu, ce qui vaut mieux encore. La salle à manger est splendide avec le plus raffiné service qu'on puisse imaginer. Enfin, moitié sur cette dernière pièce et moitié sur le salon, s'ouvre un théâtre où des artistes de l'Académie de Kari–Kari donnent des concerts ou jouent des opérettes toutes les après–midi.

Tu vois qu'on n'a guère d'occasion de s'ennuyer en route. Une distraction qui vient encore s'ajouter à ces divertissements habilement ménagés, c'est le continuel

va-et-vient des petits ballons qui font le service sur le passage du *Lynx*, apportant ou emportant des dépêches, amenant des voyageurs ou en descendant sur la route. C'est plaisir de les voir partir de terre un quart de minute avant notre passage afin de nous atteindre, ce qu'ils font en venant frapper en avant de l'hélice le fond hémisphérique et poli de l'énorme nacelle. Puis ils paraissent presque aussitôt à bâbord ou à tribord ou, si tu aimes mieux, à gauche ou à droite, où ils sont immédiatement fixés à l'aide d'un grappin aimanté.

Ce qu'il y a d'agréable dans ce mode de locomotion, c'est l'absence de toute secousse. On ne se rend même pas compte de la vitesse de la marche (deux degrés de méridien à l'heure) par suite du manque de tout point de repère. C'est seulement quand on vient à rencontrer et à croiser un autre ballon qu'on a conscience de la course rapide dans laquelle on est entraîné.

Je n'aurais plus rien à te dire à propos de mon voyage si nous n'avions pas été témoins d'un spectacle sur lequel j'étais loin de compter: un combat entre deux croiseurs qui a eu lieu positivement sous nos yeux et dont je vais te raconter les émouvantes péripéties.

Le trente-huitième jour après l'équinoxe, vers la troisième heure après le lever du soleil, notre vigie signala deux ballons croiseurs: l'un, au sud-est, suivant le courant par lequel nous étions nous-mêmes emportés; l'autre, au nord, poussé par un courant supérieur: tous deux convergeant vers nous. A l'aide d'une de ces bonnes lunettes dont tu connais la puissance, il nous fut facile de reconnaître les deux ballons. celui du sud-est, *La Gazelle*, était un ballon de la République des Deux-Détroits, l'autre, *L'Eléphant*, un croiseur de la Confédération des Trois-Montagnes. Comme depuis plus d'une année ces deux puissances sont dans un état d'hostilité constant, il était à penser que les croiseurs en viendraient à une de ces luttes qui sont presque toujours fatales à un des combattants et parfois à tous les deux. En raison de la route que nous suivions, de notre vitesse et de celle des deux croiseurs, nous devions assister au combat: ce qui arriva en effet.

Comme il est ordinaire en pareille circonstance, de nombreux paris furent engagés sur les probabilités de l'issue de la lutte. *La Gazelle* nous paraissait plus *vite*, comme on dit, et virer avec une extrême facilité; mais elle était sans armure.



L'Eléphant, d'allure plus lente, était muni d'une de ces cottes de mailles à chaînons d'acier destinée à préserver l'enveloppe du ballon des déchirures causées par les terribles faux mobiles dont les croiseurs sont constamment armés. A tous, la *Gazelle* parut en état d'infériorité; seul je pariai sur elle. Je n'eus pas à m'en repentir, bien que, je dois l'avouer, j'eusse de nombreuses

chances contre moi; et si je l'emportai, ce fut simplement par une circonstance toute particulière et que rien ne permettait de prévoir.

Les deux croiseurs se rencontrèrent vers la quatrième heure, à environ six cents brasses de notre ballon. Après diverses tentatives infructueuses, l'*Eléphant*, par une manoeuvre très savante, au dire des gens du métier, s'étant placé au-dessus des gens de la *Gazelle*, tomba sur son adversaire avec une vitesse de trois degrés de méridien à l'heure. Heureusement pour mon pari, la *Gazelle*, douée de grandes qualités de mobilité, évita le choc, et l'*Eléphant*, entraîné par sa vitesse initiale, ne s'arrêta qu'à douze cents brasses au-dessous de nous, malgré les efforts de l'équipage. Nous nous attendions, comme c'est l'ordinaire, à voir la *Gazelle* fondre à son tour sur l'*Eléphant*; elle n'en fit rien et laissa ce dernier remonter. Quand il fut à cent cinquante ou deux cents brasses environ, trois ballonniers, munis de ces *lances* dont on se servait dans les incendies avant l'invention des bombes extinctives, lancèrent sur l'*Eléphant* un liquide dont j'ignore la nature, mais qui, pénétrant à travers les mailles de l'armure, attaqua et détruisit le tissu du ballon. Celui-ci, en effet, s'allongea en se vidant; puis la cotte de mailles et le ballon tout entier s'affaissèrent sur la nacelle, qui fut précipitée et se perdit dans l'Océan. La musique de la *Gazelle* entonna l'air national de son pays, et le croiseur poursuivit sa route. Mais en voilà assez sur mon voyage, j'en viens aux séances du congrès.

Le congrès – il en est, je crois, à sa douzième session – a été ouvert par le célèbre Ti-Pi-Bo, l'illustre naturaliste-médecin-philosophe. Pendant trois longues séances, Ti-Pi-Bo a occupé la tribune et captivé l'intérêt de la docte assemblée – comme disent les journaux par des communications sur les fouilles qui ont mis à découvert la ville des Parisians (Lutéciens, disent d'autres), dont l'existence remonterait à plus de seize cents révolutions circomsolaires et qui était construite de manière à nous faire supposer chez ces anciens habitants du globe une civilisation essentiellement différente de la nôtre.

Toutes nos villes se composent de maisons bâties sur

des lignes parallèles, lignes écartées les unes des autres d'au moins quatre cents pas, ou bien autour de places carrées d'une diagonale de mille; enfin, chaque maison est ornée de terrasses et de vastes balcons: ces conditions architecturales étant indispensables pour la libre circulation et l'atterrissement des ballons. Or, à Lutécie ou Parize les maisons sont construites de chaque côté d'une sorte de couloir qui ne permettrait pas au plus minuscule de nos véhicules aériens de circuler, je ne dis pas librement, mais sans dommage pour son enveloppe.

De là, Ti–Pi–Bo a conclu, et très justement à mon avis, que les Lutéciens ou Parisians ne connaissaient pas les ballons. L'assemblée tout entière était favorable à cette opinion, ne marchandant pas ses bravos à l'orateur, quand Né–Go–Li, un esprit fantasque et ami de la contradiction, vint soutenir que la découverte des ballons remontait à une date extrêmement éloignée des temps actuels, et que l'étroitesse des rues de Lutécie et la dimension exiguë des balcons qu'on y rencontrait n'était pas une preuve à invoquer contre leur existence à l'époque où florissait la civilisation Lutécienne; qu'un vieux texte parle, en effet, d'un ballon à forme de cigare, d'où il faut conclure qu'il s'agissait d'un engin, non pas de structure sphérique comme nos ballons,



mais de forme cylindrique et allongée, se tenant, selon toute vraisemblance, verticalement, et pouvant, par conséquent, circuler dans des espaces étroits et atterrir sur des balcons de la plus petite proportion; que, de plus, il est fait mention ailleurs, paraît-il, d'une machine ronde évoluant dans l'atmosphère et mise en mouvement à l'aide de l'air échauffé par des matières enflammées: cette machine ne saurait, au jugement de Né-Go-Li, être autre chose qu'un ballon.

Ti-Pi-Bo, comme tu penses, n'a pas eu de peine à mettre à néant ces assertions fantaisistes. Il a d'abord nié que les ballons eussent la destination que Né-Go-Li voulait leur attribuer, et, s'appuyant sur un texte des plus clairs que je traduit ici, – «toutes les élégantes de la ville étaient en grande toilette à leurs balcons attirant les regards et conquérant le coeur des jeunes hommes» – il a clairement établi que c'était tout simplement l'endroit où, dans les villes anciennes, les jeunes femmes étaient exposées en vente pour être livrées à ceux que leur bonne grâce aurait séduits. Là-dessus, Né-Go-Li, dont l'opiniâtreté est sans égale, a prétendu que, dans tous les cas, si les balcons à Lutécie servaient à l'exposition des candidats à marier, ce n'était pas les femmes qu'on devait y mettre en montre, attendus que chez les Lutéciens et autres peuples de la même époque et des mêmes contrées, c'étaient les femmes qui achetaient leur mari. On trouve, en effet, dans les vieux textes, le nom d'une monnaie qui était d'un usage presque général pour cet achat et qui s'appelait *la dot*: cette monnaie – c'est toujours Né-Go-Li qui parle – était constamment versée par la femme. Voilà, en vérité, un étrange paradoxe dont le congrès a fait promptement justice par une hilarité générale. Et, vraiment, il y avait là matière à rire: nous vois-tu, moi, le grand Ba et le gros No, le petit Pu, placés sur un balcon, attendant que les jeunes personnes de la ville des Lacs ou de celle des Trois-Rivières viennent faire leur choix? Non, n'est-ce pas? C'est de l'aberration; mieux: c'est l'immoral uni au grotesque.

Quant à la Montgolfière (il paraît que ce prétendu ballon se nommait ainsi), notre grand Ti-Pi-Bo a

péremptoirement démontré que par ce globe se mouvant dans l'air et contenant un gaz raréfié par le feu, on devait simplement entendre un des ces météores de nature gazeuse que nous voyons éclater de temps à autre au milieu du ciel, après avoir décrit dans les hautes régions de l'air une trajectoire plus ou moins étendue. Né-Go-Li n'a pas voulu céder et a maintenu son dire; mais il a eu la mortification méritée de voir l'assemblée toute entière voter les conclusions de son illustre antagoniste.

Voilà où nous en sommes. Tu devrais venir avant la fin du congrès, qui durera encore une quinzaine de jours. Si tu arrivais à temps, je te présenterais à notre grand Ti-Pi-Bo. Son appui te serait certainement profitable et au-delà certainement de ce que tu peux imaginer. Ti-Pi-Bo a beaucoup de crédit ou, pour mieux dire, il est tout puissant. C'est à un point qu'il a su placer partout, et souvent dans les postes les meilleurs, même ses plus médiocres élèves. Certains l'en blâment; mais, de cela, il n'a cure. En réalité, lorsqu'il agit ainsi, il sait fort bien que c'est encore pour lui qu'il travaille. Ti-Pi-Bo est un homme avisé, se rendant parfaitement compte que ses façons de faire mettent à sa dévotion une phalange d'admirateurs et de prôneurs: plus nombreuse est la phalange, plus fort est le son des trompettes. Si tu veux t'attacher à lui, je me charge de te faire recevoir au nombre de ses fidèles. Mais, au moins, ne vas pas lui souffler mot de ta singulière théorie d'après laquelle les Européans se seraient servis des chevaux pour traîner des véhicules remplaçant les ballons: de telle sorte que, comme nous voyons des centaines de ballons stationnant sur les places pour y attendre les voyageurs, on pouvait voir alors les voitures dont tu parles attelées et servant au même usage. Ta théorie est insoutenable et même – passe le mot à notre vieille amitié – ridicule. Ti-Pi-Bo, en effet, a trouvé un texte prouvant que le cheval était un animal servant à l'alimentation. Quant à ces roues dont tu te targues pour faire de certaines caisses des engins de transport, il croit aussi qu'il y a là une évidente erreur. Pour lui, le terme «roue» doit s'appliquer, non pas une partie d'un véhicule, mais à une pièce d'horlogerie.

A bientôt, ma seconde cervelle; que ta petite mèche de cheveux du sommet de la tête soit toujours luisante et bien frisée. (Il paraît qu'au lieu de cette gentille formule polie, les Parisians et autres Européans se contentaient de l'un ou l'autre de ces signes: *Va-le* ou *A-Di-Eu*). Quels barbares!



« UNE EXPLORATION POLAIRE AUX RUINES DE PARIS »
(1911)
de **Octave BÉLIARD**

Par ses nouvelles parues dans «Lectures pour tous» (dont l'anticipation La Journée d'un parisien au XXI° siècle *et* Aventures d'un voyageur qui explore le temps*) ou dans son recueil de haute tenue* Le Décapité vivant, *par ses romans – surtout l'excellent* Les Petits hommes de la pinède *–, Octave Béliard est reconnu maintenant comme un bon spécialiste de la SF.*

Dans un ciel où le soleil semblait n'avoir jamais mis son éblouissement, un ciel livide d'encre de Chine, l'aéronef, tout blanc, secouait ses ailes d'oiseau polaire d'où tombait un duvet neigeux. Voilà des jours qu'on avait dépassé les bornes du monde vivant.

Tulléar, Fandriana, Atanibé se serraient dans le roof, autour du poële électrique.

«Je vous dis que c'est une folie, grogna Tulléar. Nous ferons le tour du monde en passant par le Pôle. Et après? Quand je songe que nous pourrions être bien au chaud, à Tananarive, avec nos femmes!

– Etre ici, ou être ailleurs! riposta négligemment le jeune Atanibé: la vie est si monotone!

– Moins monotone ailleurs qu'ici. Toujours la banquise, des aiguilles de glace à trois cents mètres au-dessous de nous, avec la perspective d'y choir! Regardez plutôt.»

Les regards coulèrent vers le hublot inférieur. Des blancheurs blafardes révélaient des architectures cristallines, un paysage lunaire aux arêtes dures.

«C'est la mer, murmura Fandriana. Quand nous serons au-dessus des terres, l'aspect sera moins sauvage. Un peu de patience, et pensez à la gloire qui nous attend si, plus heureux que tant de voyageurs, nous retrouvons Paris, Paris perdu depuis tant de millénaires!»

Tulléar hocha la tête.

«Il n'y a que les fous et les poètes, qui sont aussi des espèces de fous, dit-il, pour se lancer dans de pareilles aventures. Nous savons, il est vrai, que Paris a existé, dans un passé insondable. Nous le savons par les oeuvres de la littérature antique qui nous sont parvenues, souvent par tradition orale, tronquées, mutilées, défigurées dans le cours des siècles. Nos études classiques nous ont fait vivre familièrement avec Victor Hugo, pour ne citer que celui-là, que nous ne comprenons pas toujours très bien. Il chante Paris, ses monuments, son histoire, la gloire d'un grand Empereur, des batailles, des trophées. Les paléographes supposent que son oeuvre fut immense; elle s'est perdue; il n'en est resté, comme vous le savez, que deux livres, et encore d'une authenticité incertaine, *Notre-Dame de Paris*, *La Légende des siècles*, et des fragments informes. Par ailleurs, sur Paris nous avons des bribes de documents, venus de sources diverses, difficiles à relier entre eux, une phrase dans un discours, une page de roman, de l'histoire, des légendes, des plans vagues, des descriptions plus ou moins véridiques... Que voulez-vous tirer de tout cela?

– Sans doute, reprit Fandriana, la difficulté est grande. Pourtant de récents travaux, ce tracé que j'ai là sous les yeux, nous donnent quelque idée, inexacte mais suffisante, de ce qu'a pu être Paris. L'Université de Tamatave a dressé la liste descriptive et détaillée des principaux monuments de la ville, d'après les vieux auteurs. Si nous avons la chance de passer sur Paris, je crois bien pouvoir le reconnaître.

– Oui, mais aurons-nous cette chance? Nous marchons à l'aveuglette, suivant des linéaments géographiques trompeurs qui ont changé cent fois de figure, depuis que l'antique Europe a disparu sous les glaciers. Le déplacement continu des pôles de la Terre a brouillé toutes les notions de latitude... et vous ignorez sous quel parallèle se cache Paris, par rapport au méridien de Tananarive... Nous cherchons une aiguille dans une charretée de neige.

– Qu'importe! Je retrouverai Paris, dussé-je promener

mon voyage aérien au-dessus de toutes les solitudes du globe!»



L'Europe devenue un désert de glace

L'aéronef planait dans la nuit polaire.

On était, le lecteur l'a compris, au dernier âge du monde. La Terre était envahie par le froid. Le soleil vieilli, foyer à demi-consumé, ainsi que les calculs des savants l'avaient prédit, était devenu peu à peu, insensiblement, insuffisant à chauffer de son rayonnement toute la surface du globe. La double calotte blanche qui couvre les pôles de la terre était descendue lentement, avec les siècles, vers les contrées tempérées, et maintenant sa frange atteignait presque les tropiques. Comme aux périodes glaciaires des origines, la flore et la faune du froid couvraient l'Europe. Il y demeurait, par îlots disséminés, des débris d'humanité, des tribus abâtardies, couvertes de fourrures, que la lutte incessante contre les éléments, une vie de fatigues et de privations avaient fait rétrograder jusqu'à l'animalité. Ces hommes rares et pauvres, à l'intelligence obtuse, vivaient en dehors du monde dans cette Europe dont l'histoire était effacée, les monuments enfouis, cependant que le règne humain se poursuivait ailleurs, au milieu de la riche nature tropicale.

Tananarive était, par suite de l'émigration des belles races, ce qu'avait été autrefois Paris, la capitale de la Terre, le grand foyer de l'intelligence et du progrès, le siège des grandes universités, la source des inventions et

des découvertes. Dans des temps très lointains, la belle et féconde race blanche s'était établie dans l'île de Madagascar, dans le centre africain, dans l'Asie du Sud et dans l'Amérique centrale. C'était là que l'histoire glorieuse de l'Homme continuait, tandis que la neige et l'oubli recouvraient les demeures désertées d'Europe.

Que reste-t-il d'une civilisation éteinte depuis des milliers d'années? Des oeuvres d'art mutilées, des poèmes, des légendes. On avait même oublié, devant les découvertes nouvelles, les grandes inventions de jadis. On tenait pour incertain que les antiques européens eussent connu l'électricité, les aéroplanes, tout ce qu'il avait fallu réinventer depuis. L'existence de Victor Hugo était mise en doute, comme celle d'Homère. On partait à la découverte de Paris comme jadis Schliemann était parti à la découverte de Troie, perdue dans les sables de l'Asie mineure. Et c'était le dessein qui poussait vers les solitudes polaires Fandriana, Tulléar, Atanibé; trois savants de Tananarive.

Les voyageurs virent défiler des horizons toujours semblables, à la lueur crépusculaire des glaces, naviguant sans relâche, croisant au-dessus des mers sans murmures et des continents morts. Le chaos de la banquise leur révélait l'Océan; la terre offrait plus loin des étendues tout aussi blanches, mais plus planes, aux courbes adoucies. Ils inclinaient alors vers le sol l'avant de leur vaisseau de l'air, et partaient à pied pour des inspections toujours infructueuses. Le manteau de l'éternel hiver recouvrait tout. Parfois ils visitaient des tertres élevés, des collines mystérieuses. Peut-être là-dessous se cachaient des villes antiques... Leurs pioches mettaient à nu des éboulis de pierre informes et sans nom qui ne livraient point leur secret.

«Voyage impossible! répétait Tulléar. Il faudrait un hasard inouï pour nous faire rencontrer Paris. C'est sans doute un monceau de gravats sous vingt pieds de neige, au-dessus duquel nous sommes passés cent fois.»

Fandriana consultait les documents antiques, les fragments des poèmes qui parlaient de la Seine et de ses méandres, des arcs de triomphe, des colonnes, des palais.

Atanibé photographiait les sites au magnésium.

Sur l'emplacement de ce qui fut Paris

Ils avaient plusieurs fois franchi les régions extrêmes où le soleil, durant un jour de six mois, roule à ras du sol sur la piste circulaire de l'horizon comme un monocycle de cuivre rouge, pour disparaître ensuite pendant six mois de nuit. Ils étaient revenus sur leur pas. L'espérance pâlissait. L'idée de Tulléar prévalut: on retournerait à Tananarive. Or, une nuit, l'Aurore boréale déroula sur le firmament ses ondulations féeriques; des flammes claquèrent comme des pavillons, colorant les blancheurs de la terre d'un jour verdâtre. Les hommes, en joie, s'exclamèrent.

A la lueur du feu d'artifice momentané se révélait une cité extraordinaire: c'étaient des monuments énormes et harmonieux, coiffés de neige, des silhouettes fantomales de tours et de dômes. Une ville? un cimetière plutôt: quelque chose qui avait dormi des milliers d'années, et qui revivait dans la lumière. Cela s'étendait d'un bout de l'horizon à l'autre et, quand les aviateurs précipitèrent leur descente, ils eurent l'illusion que la ville montait vers eux, dans une apothéose.

A la vérité, les détails en étaient flous et enveloppés. L'ensemble donnait l'impression d'un chaos tourmenté, d'un grand troupeau moutonneux de bosselures imprécises. Mais des choses tranchaient. Au nord et au midi, deux mamelons arrondis se gonflaient de cabochons immaculés et précieux. Entre eux se creusait une vallée; tout au fond un ruban lisse et sinueux devait être une rivière gelée, divisée par des îles. Dans l'une de ces îles, une masse énorme érigeait deux tours jumelles. On remarquait encore, plus loin, vers l'ouest, un rectangle colossal mi-enfoui, et, sur l'autre rive, un grand chandelier de fer encotonné comme les ifs de Noël.

«Paris! Paris, peut-être!» s'écria Atanibé.

Le coeur de Fandriana battait à se rompre.

«Quelle merveille!» murmura-t-il.

L'obscurité se fit à nouveau. L'aéronef se posa avec

précaution sur une vaste place, dans une île du fleuve. A quelques pas, des traînées blanches dessinaient sur le noir de la nuit les linéaments des deux colosses jumeaux tout à l'heure aperçus d'en haut.

Fandriana eut peine à ne pas, tout de suite, partir à la découverte. Mais la prudence conseillait d'attendre l'aurore. Et les trois amis, pelotonnés dans leurs fourrures, autour du brasier, rêvaient en contemplant la silhouette des tours. Bientôt les lignes en vacillèrent devant leurs yeux fatigués. Ils s'endormirent.

Un cimetière de monuments

Dans une aube mal lavée, où couraient des écharpes de nuit, des cris discordants les réveillèrent en sursaut. C'était un tapage de fête foraine, des interjections gutturales, des voix rauques de basse-cour en délire. Leurs paupières baissées par l'ophtalmie des neiges se soulevèrent et l'étonnement les figea.

Les vieilles tours se dressaient, formidables, vivantes, animées. Un peuple entier en occupait toutes les anfractuosités, courait sur leurs galeries, agitant des bras noirs, bombant des ventres en tuniques blanches, poussant des clameurs discordantes. L'usure du temps avait rongé les pierres, creusé partout des escaliers, transformé en rocher l'oeuvre des hommes, et par ces escaliers, par ces crevasses, montaient de terre des défilés bizarres, archaïques, jamais vus.

Tout à coup Atanibé poussa un grand éclat de rire.

«Ce sont des pingouins!» dit-il.

Et Fandriana ajouta, triomphant:

«Sur les tours de Notre-Dame!»

A travers le roman de Victor Hugo, il reconnaissait le joyau du moyen-âge français maintenant disjoint, creusé comme un polypier, avec ses colonnettes écroulées, ses statues amputées. Des bosselures informes tenaient la place des sculptures en bas-reliefs. Les colosses royaux étaient culbutés et, gisant sur l'encorbellement, d'autres avaient dû rouler à terre. Oh! ce sol plein de débris de merveilles!

Les porches étaient enfouis jusqu'à leurs archivoltes. Les explorateurs, se courbant, entrèrent dans cette nef majestueuse qui avait fait l'étonnement des siècles. La chute des grandes voûtes avait suivi celle des arcs-boutants qui les maintenaient. Rien que des colonnes abattues, un ou deux piliers seulement debout, et deux grands murs ajourés, incurvés par le haut, d'où pendaient des stalactites de glace... Au-dessus, par la trouée, le firmament morne... Dans ce grand enclos désolé, la neige avait mis sa nappe inviolée, seulement gaufrée çà et là par les traces en fer de lance du passage des palmipèdes. Il y faisait un vent hurleur et glacial. Peut-être les âmes de Quasimodo et de Claude Frollo y revenaient-elles! Peut-être aussi l'écho lointain des trompettes du Sacre! Mais, comme s'il raillait ce passé mort, le bavardage incessant des pingouins en sentinelle sur les tours emplissait l'air.

Atanibé se lança à l'ascension de l'édifice, chassant les oiseaux stupides de son bâton ferré. Les deux autres le suivaient. Parvenus à l'appui d'une gargouille, ils fouillèrent l'étendue.



Fandriana avait déplié sur ses genoux une sorte de plan établi approximativement, où des monuments étaient indiqués à la place qu'on leur supposait.

«Voyons, dit-il. Nous sommes au coeur de la Cité. Regardons d'abord à nos pieds. Le plan signale un palais, enclosant une chapelle merveilleusement belle... Je ne vois rien de cela.»

Sur toute la surface de l'île, seule la cathédrale restait debout, comme un soldat mutilé sur un champ de bataille jonché de morts. Le vieux monument, bâti dans un siècle où l'architecte se donnait pour tâche de défier le temps, avait résisté à l'anéantissement total d'oeuvres moins stables. Des renflements, des angles, des crevasses, des trous dans la pierre marquaient vaguement l'emplacement

des lourdes casernes, de l'épais Hôtel–Dieu, du Palais même, où ce bijou de la Sainte–Chapelle n'était plus qu'une poussière sans nom pour ces hommes venus de l'infini de l'espace et du temps. Peut–être aussi qu'à différentes époques le peuple avait aidé à la dévastation, aboli les murs sinistres de la Conciergerie, les murs lamentables de l'hôpital. Et toute l'aire si vaste de Paris était pareillement dévastée. La nature avait tout repris, tout effacé sauvagement. D'antiques cours d'eau qu'on avait cachés sous terre, la Bièvre, la Grange–Batelière, grossis, dévoilés, avaient secoué les demeures qui s'étageaient jadis sur leurs flots. Ils coupaient la ville de traînées transparentes d'eaux solidifiées qui rejoignaient les glaces du fleuve.

«Après tout, dit Atanibé, nous pouvons nous tromper. Si cette cathédrale n'était pas Notre–Dame? Si cette ville n'était pas Paris?»

Fandriana sourit: «C'est Paris, j'en suis sûr. Orientons–nous. Il y a des repères qui ne trompent pas. Nous devons trouver, si nous regardons vers l'ouest, une tour qui fut fameuse, la Tour Eiffel.

– Je ne vois qu'un immense échafaud de fer, décapité, dont les dernières traverses se tordent, libérées de l'étreinte des rivets.

– Eh bien! c'est peut–être cela, dit Fandriana, car, de l'autre côté du fleuve, je crois bien distinguer la grande arche écroulée d'un Arc de Triomphe, indiquée sur mon plan.

– Parbleu! s'écria Tulléar. C'est l'arc de l'Etoile, chanté par Victor Hugo. Et puis voici, au nord et au midi, les coupoles blanches et à peu près intactes du Sacré–Coeur et du Panthéon qui semblent les gardiennes d'un sépulcre. Que de ruines, grand Dieu! Comment s'y reconnaître? Et cette tour terriblement penchante, avez–vous idée de ce qu'elle peut être?

– Ce serait, dit Fandriana, la place d'une église appelée, je crois, Saint–Sulpice. Mais la tradition a conservé le souvenir de deux tours et je n'en vois qu'une.

– Oh, dit Atanibé, le danger imminent que court celle–ci ne laisse aucun doute sur le sort qu'a subi sa jumelle...»

Les hommes se turent. Dans leur imagination, exaltée par l'enthousiasme, Paris se reconstruisait.

Une chasse à l'ours sur les bords de la Seine

Les chercheurs d'aventures s'établirent sur des mois dans la cité morte. L'aéronef avait trouvé un abri dans le monument dédié aux Grands Hommes. Là, Fandriana eut l'émotion de déchiffrer sur un tombeau, à travers des stalactites, le nom effacé à demi de Victor Hugo. Ils allaient de découvertes en découvertes, parvenant, après maints travaux, à mettre des noms sur les ruines énigmatiques. Fandriana, les provisions s'épuisant, eut l'idée de guetter dans les crevasses du fleuve le museau moustachu des phoques et réussit à en harponner quelques-uns. Ces animaux hantaient particulièrement une sorte de lagune creusée par l'effondrement des terres, sur la rive droite, et Fandriana avait adopté l'usage de les chasser en cet endroit, d'autant que ce vaste bassin, que ses documents ne mentionnaient point, excitait sa curiosité.

«Ah! disait-il, si je pouvais y faire des sondages, si j'y trouvais quelque grande pierre sculptée en forme d'obélisque, ma conviction serait faite, et j'appellerais cette mare la Place de la Concorde! Tout semble m'indiquer que je suis sur la piste.

«Eh bien! disait Atanibé, montrant à l'est, au-delà d'une vaste étendue de bouleaux rabougris, un grand amas de débris, et ce tumulus énorme, qu'en pensez-vous?

– Je ne sais pas. C'est peut-être, après tout, un palais ou un musée. Les auteurs donnent au Louvre cette double appellation.»

Tulléar et Atanibé, plus ardents aux exercices physiques, chassaient le renne, fort abondant dans la région parisienne, et suivaient la piste fourchue des ruminants dont les sabots craquaient par les voies désertes. Ils les tuaient avec leurs fusils dernier modèle, à dégagement de force radio-active. Ou bien, à la manière des ancêtres, ils faisaient des battues, devançaient par des raccourcis le galop de la harde, cernaient les animaux

dans le cul-de-sac des impasses, les faisaient tomber dans des excavations profondes où ils les massacraient à l'aise. Une de leurs aventures de chasse mérite la narration.

Ils poursuivaient, depuis le matin, une troupe de rennes dont la sagacité échappait à toutes leurs ruses. A la suite du gibier, ils avaient escaladé les pentes de Montmartre. Les bêtes agiles les conduisirent de là jusqu'au Père-Lachaise, hérissé d'embûches et de pierres rongées; puis elles prirent un galop fou, par la ligne des anciens boulevards, jusqu'au lieu insigne où ne subsistait plus de l'Opéra qu'un amas de calcaires marmoréens. La harde dévala enfin vers le fleuve.

Là, le chaos était inextricable. Ce que Fandriana supposait être le Louvre encombrait la rive d'une fantastique ruine creusée de trous, bousculée comme les vagues d'un océan figé. Quand Atanibé et Tulléar y parvinrent, éreintés, les jambes rentrées dans le corps, les rennes avaient disparus.

Les deux hommes s'assirent, leurs souffles précipités se répondant. Des mouches imaginaires dansaient devant leurs yeux. Bientôt une profonde torpeur les envahit et ils se laissaient aller, les paupières fermées, au redoutable sommeil des neiges. Une ouate épaisse couvrait déjà leurs corps allongés côte à côte.

Soudain Atanibé ouvrit les yeux, sentant une haleine chaude sur son visage. Il eut peine à ne pas pousser un cri. Le terrible museau d'un ours blanc l'effleurait presque. L'animal poussait de petits grognements sourds et le palpait, sans fureur, avec des précautions enfantines. Crier, appeler son compagnon à l'aide, il n'y fallait pas songer, sous peine de mort. Le soir était tombé; à un jour terne allait succéder une obscurité presque complète. Atanibé comprit le secours que lui offrait la nuit: ses mouvements prudents ne seraient pas aperçus par l'ours. Il tâta doucement le couteau suspendu à sa ceinture et le tira de sa gaine. C'était l'heure des résolutions promptes. En un clin d'oeil, il revit toute son enfance, le soleil de Madagascar, les mers bleues et chaudes, les palmiers ondulant aux brises, la vie facile et joyeuse... On devinait

les mouvements des côtes de l'ours sous la fourrure blanche. Atanibé hésita: «Si je le manque, pensa-t-il, c'est fini.» Mais pouvait-il demeurer en une telle angoisse? Brusquement, son bras se détendit.

Un hurlement lugubre... La bête gigantesque s'était dressée sur ses pattes de derrière, la lame enfoncée en plein coeur, le ventre rouge, et elle s'abattit sur l'homme, le serrant à l'étouffer entre ses bras musculeux. mais l'étreinte mortelle se relâcha, tandis que le grand cadavre roulait dans la neige.

Le bruit de la courte lutte avait réveillé Tulléar, qui bondit. Atanibé se réveillait péniblement.

«Sauvé!» souffla-t-il d'une voix éteinte.

Mais Tulléar, le doit étendu, répondit par un cri rauque. A quelques pas, les narines en l'air, un second ours accourait en grondant.

Les deux fusils partirent au hasard, sans toucher le monstre, dont cette manifestation belliqueuse parut augmenter la colère. Tulléar et Atanibé fuyaient, escaladaient les pierres mouvantes, faisant à chaque pas des chutes périlleuses. ils culbutèrent ensemble dans une avalanche de neige. Au fond de l'excavation, un couloir béait, par une ouverture étroite; tous deux, étourdis encore de leur chute, s'y précipitèrent; avec les blocs lisses qui chancelaient sous leurs mains, ils se mirent à élever une barricade. Murés dans leur terrier, ils sentirent le courage leur revenir.

L'ours grogna et souffla au dehors, tenta d'écarter les pierres. Les coups de fusil le tenaient en respect. Il demeura longtemps en sentinelle. Puis le silence se fit.

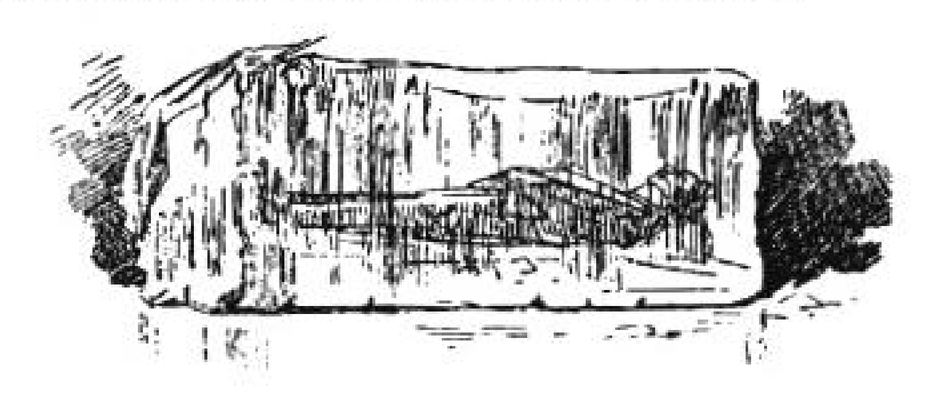
Dans l'obscur caveau, la nuit se passa à entendre goutte à goutte l'eau tomber des voûtes. Ils n'osaient bouger. Pourtant, le matin, par le joint de ces pierres onctueuses et polies qui leur avaient servi à se retrancher, un pinceau de

lumière pénétra dans l'antre. Le jour apportait avec lui une telle impression de sécurité qu'on se risqua à déblayer l'ouverture. Au dehors retentissait une clameur de trompe: c'était le signal convenu avec Fandriana pour les cas fréquents où quelqu'un des explorateurs se perdait dans l'immensité de la ville. Atanibé et Tulléar y répondirent en mêlant leurs voix, et bientôt Fandriana les étreignit dans ses bras. Lui aussi avait passé la nuit dans une angoisse mortelle. Mais, tandis qu'il écoutait le terrifiant récit de ses compagnons, son regard se porta sur la caverne qui leur avait servi de refuge et il hurla d'enthousiasme. Tulléar et Atanibé se retournèrent.

Par l'ouverture éclairée, un soleil pâle éclairait tout à plein un long vouloir voûté et habité de formes blanches. C'était comme un de ces palais d'Orient qui, dans les contes, surgissent au coup de baguette des fées, mais un palais aux murs décrépits, couverts de traces d'eau et de rouille, une voûte où les pierres s'effritaient. Tout au long de la galerie, à droite et à gauche, des femmes de marbre, d'un geste puéril et divin, agrafaient sur leur épaule la draperie légère de leur chlamyde ou bien se dressaient dans leur chaste nudité. Toutes semblaient des soeurs, avec le même nez droit, la même bouche sinueuse et bienveillante, les mêmes yeux sans regard. Quelques unes avaient été brisées et leurs membres épars gisaient. Les hommes s'aperçurent qu'ils s'étaient barricadés avec des morceaux de marbre, avec les débris des figures que des siècles d'art avaient accumulé en ce lieu pour exalter chez les humains le sentiment de l'immortelle Beauté.

Et, tout au fond, seul, comme dans une chapelle, surgissait un grand corps, blanc, sans bras... C'était une femme, plus belle et plus majestueuse que les autres, le chef-d'oeuvre des chefs-d'oeuvre, le suprême effort de l'homme vers l'Idéal. Le temps avait détaché le marbre par écailles et l'avait comme doré d'une chaude patine. La draperie que laissaient choir les reins de la déesse était rongée et salie, mais le torse mutilé s'érigeait encore dans sa gloire, diadémé d'une tête merveilleuse. Ce n'était qu'un débris; pourtant, toute la beauté féminine était là, divinisée, sublime!

Le temps qui mine tout n'avait pas osé le sacrilège, e Vénus de Milo, debout, assistait impassible à la ruine du Louvre, à la ruine de Paris, à la ruine du monde.



Un hivernage autour du Panthéon

La violence du froid s'accrut. Des tempêtes de neige descendaient en tourbillonnant des hauteurs de Montmartre, ensevelissaient la ville funèbre sous un linceul plus épais. Un vent aigu souffla du nord, achevant la chute de pans de murailles, dont on entendait au loin l'écroulement sourd. Un brouillard solide faut d'ouate épaisse, continuellement agité de rafales, coupait les respirations, emplissait les bouches, se suspendait en stalactites aux poils des fourrures. Les explorateurs, menacés d'ensevelissement à chaque fois qu'ils s'aventuraient au dehors, incapables, du reste, de se conduire dans cette blancheur plus aveuglante que l'obscurité des nuits sans étoiles, obligés à se défendre, en s'agrippant aux aspérités, contre la tempête qui les eût emportés comme des fétus vivants, se résignèrent à rester tapis dans le roof de la machine volante, sous la coupole du Panthéon. Même là, le vent les poursuivait, glacé, entrant par les brèches de la voûte, par les fenêtres sans vitres, poussant la neige à l'assaut. Aux lueurs du foyer électrique constamment allumé, ils voyaient le vieil édifice tomber pierre à pierre. Autour du transept, les statues informes prenaient l'aspect de bonshommes de neige. Des oiseaux blancs, fuyant le froid, venaient se tasser en brochettes criardes et grelottantes sur les corniches. Ce fut la nourriture de ces jours d'inaction et de

disette, jusqu'à ce que le bruit, répété par l'écho, des coups de feu qui faisaient des trouées dans leurs rangs, les eussent effrayés et chassés.

Alors, les hommes connurent la faim. Il fallait aviser, au risque de la vie. Malgré la tempête persistante, ils sortirent. En s'applatissant contre le sol lorsque la bourrasque se faisait plus violente, en courant d'abri en abri, ils descendirent dans la grande plaine vide où avait été le jardin du Luxembourg. Là, l'étendue était presque lisse, aucune construction n'ayant semé la terre de ses débris. En ce lieu, d'ordinaire, s'ébattaient les troupeaux des rennes et souvent les chasseurs y avaient surpris ces pauvres animaux mordant l'écorce des bouleaux pour tromper leur hivernale famine. Ils espérèrent, contre toute logique, faire pareille rencontre. Tulléar rampait sur ses genoux et sur ses mains, guettant les traces révélatrices du gibier. Mais la neige était vierge et morne. Assurément, toute âme vivante avait fui vers le sud le redoublement de l'hiver. Paris était déserté de sa faune. Les oiseaux mêmes étaient partis. La mort régnait.

Les trois amis atteignirent l'unique tour de Saint-Sulpice, semblable à un grand fantôme incliné, à travers la gaze de la neige tournoyante. Comme, à ce moment, l'ouragan faisait rage, ils se serrèrent le long du mur de la tour en se regardant avec des yeux excavés et brillants; les naufragés de la *Méduse* durent avoir de ces regards-là. Il y avait deux jours qu'ils en étaient réduits à ronger le cuir de leur fourrure. La tour, sous le vent, avait des oscillations, des frémissements sinistres. Que leur faisait le danger puisqu'ils allaient mourir? Sans doute avaient-ils pensé à fuir, sur les ailes de l'aéronef, ce morne empire du froid et de la faim. Mais comment auraient-ils mis ce projet à exécution? Déjà ils n'avaient plus la force de déblayer les abords du Panthéon et de tirer la machine au dehors. Encore n'eussent-ils peut-être pas osé affronter la tempête.

«Qu'importe, disait courageusement Fandriana, nous avons vu Paris!»

Et Tulléar, qui avait repris ses manières bougonnes, répondait en haussant les épaules:

«Ah! oui! la belle histoire à raconter aux gens de l'autre monde!»

Atanibé, lui, ne disait rien, les gencives douloureuses et saignantes, déchaussées par le scorbut.

Aboiements de fauves. Grondements de ruines.

Soudain, tous trois prêtèrent l'oreille. D'imperceptibles hurlements, un chant lugubre montaient de l'immensité. Des galops mous s'entendaient dans le lointain. Bientôt ce fut le vacarme d'une meute furieuse, le tumulte d'une invasion sauvage, bestiale, horrible.

«Les chiens! les chiens!» gémit Atanibé en claquant des dents.

Ils les connaissait bien, ces chiens des grandes solitudes du Nord, gris et hirsutes. Souvent, dans leurs excursions à travers la ville, ils en avaient rencontré qui fuyaient à leur approche ou mettaient en fuite leur gibier. C'étaient des bêtes paisibles et inoffensives. Mais jamais ils ne les avaient vues ainsi courir par troupes. Et tout de suite ils comprirent le sens terrifiant de leurs rauques abois. Les bêtes avaient flairé de loin l'odeur des hommes et c'était, montant à l'assaut de leur agonie, l'immense et implacable armée de la Faim.

En deux coups de fusil, Tulléar abattit les deux premiers qui se montrèrent, la gueule sanglante, le poil hérissé, l'échine maigre et pelée. Ceux qui suivirent s'arrêtèrent pour dévorer les cadavres. Il y eut, un instant, un moutonnement de dos, une mêlée répugnante et hurlante.

Ce temps fut mis à profit. Les hommes quittèrent leur refuge et prirent du champ. Mais déjà la meute éventait leur fuite. En quelques bonds, les éclaireurs de la troupe étaient sur eux, les couraient comme des sangliers forcés, les mordaient d'une dent amortie par l'épaisseur des fourrures. On put, par bonheur, gagner un passage étroit où le flot des chiens se canalisait, pour ainsi dire. Fandriana, Tulléar, garantissant leur compagnon plus faible, avaient tiré leurs couteaux et, sans relâche, faisaient des trous sanglants dans la masse. Ceci dura

quelques minutes peut-être et ne pouvait durer davantage sans mort d'homme. Fandriana eut l'épaule déchirée, Tulléar la main en sang. Le nombre des agresseurs croissait toujours. Et un vent furibond culbutait les dos osseux des chiens squelettiques, faisait voler, comme les projectiles d'une baliste, des blocs énormes de glace.

Et puis, tout à coup, ce fut un grand bruit sinistre, une secousse terrible, comme si le monde entier s'abîmait. Tout près des combattants en sueur, les oreilles bourdonnantes, une montagne de pierres s'abattit. Tulléar, qui levait un bras lassé pour l'égorgement d'un ennemi sans cesse renaissant, laissa retomber ce bras avec surprise. L'ennemi était en pleine déroute, la queue entre les jambes. On aperçut encore quelques dos gris qui couraient, se perdant dans un paysage d'apocalypse, et les trois amis se retrouvèrent seuls, ahuris. Par quel miracle étaient-ils encore vivants, rouges de sang et en loques? Comme si la tempête avait, dans son dernier effort, épuisé sa rage, il se faisait maintenant un calme extraordinaire, un silence inouï. A demi ensevelis sous des pierres, gisaient les corps broyés des chiens, par centaines... De la nourriture! de la viande! Le firmament lavé paraissait plus vaste, plus vide, comme si quelque géant dressé depuis toujours au-dessus des ruines s'était soudain effacé du ciel.

Il fallut plusieurs minutes aux hommes pour comprendre que la tour, la vieille tour dépareillée et branlante, au flanc de laquelle ils s'abritaient tout à l'heure, avait cessé d'exister.

On retrouve un parisien vivant.

Vint le printemps, si l'on peut nommer de ces deux syllabes souriantes une atténuation des rigueurs de l'hiver qui permet à quelques végétaux de montrer leurs têtes vertes, poudrées de frimas au matin. On entendit se craqueler les glaces de la Seine. L'afflux des eaux vivantes disjoignit les blocs, les entraîna, comme des îlots effrangés et mouvants, vers la mer. Les phoques reparurent et s'étendirent au soleil sur les berges. A la

pointe de la cité, on voyait leur multitude s'ébattre en des jeux puérils. La transparence du lac de la Concorde révélait enfin l'Obélisque, couché au fond, comme une tombe submergée.

La ville se dévêtait lentement de ses robes d'hiver qui glissaient avec un frou-frou soyeux le long des murs pleurants. Quelques jours les grands cadavres des édifices furent à nu, puis l'herbe, les mousses les recouvrirent d'un duvet nouveau. Les bouleaux et quelques autres arbres allongeaient avec précaution leurs feuilles hors des bourgeons, comme de petits doigts timides. Et les rennes, par troupes, reniflant l'air, menèrent leurs faons nouveaux-nés boire au fleuve, animèrent de leurs galopades folles les plaines herbues des Tuileries et du Luxembourg.

Les yeux des trois amis s'enchantèrent des ces aspects insolites. Du haut des tours de Notre-Dame, ils voyaient la Ville verdoyer, pleine de mouvements et de bruits, le ciel se couvrir d'ailes. Ou bien ils parcoururent les ruines dévoilées, riches de surprises.

Or, un jour, une apparition inopinée les stupéfia. Ils étaient entrés dans une sorte de cave pleine de recoins sombres, et dans l'un de ces recoins il leur sembla voir un *homme*, tout couvert de peaux de bêtes, à la façon des Esquimaux, qui les regardait fixement. Atanibé s'approcha lentement du fantôme; à mesure, l'homme reculait dans l'obscurité. Il y disparut.

Atanibé se frotta les yeux, se crut le jouet d'une illusion. Les explorateurs se consultèrent.

Un homme dans Paris? Etait-ce possible? Ils avaient cru, toute une saison, occuper seuls l'immense pays

abandonné. Et voici que surgissait un propriétaire! A moins que ce ne fut un spectre, comme ils l'avaient cru tout d'abord, car sa disparition subite demeurait mystérieuse.

«Il faut pourtant savoir où il est passé!» dit Tulléar.

Atanibé battit le briquet; à la faible lueur qui jaillit, les murs parurent pleins et sans issue. Mais, tout à coup, Fandriana eut un cri d'angoisse et disparut, aussi brusquement que le personnage énigmatique l'avait fait. Tulléar et Atanibé virent à leurs pieds une crevasse qui s'ouvrait sur une nuit insondable. Que faire? La voix de Fandriana vint à propos les arracher à leur perplexité. Elle montait, joyeuse, rassurante, des entrailles de la terre, les invitant à tenter l'aventure. En même temps, une vive lumière éclaira l'orifice. Fandriana allumait sa petite lampe électrique de poche. A cette clarté, Atanibé et Tulléar s'engagèrent dans un escalier aux marches rugueuses et irrégulières, débouchèrent sous un vaste tunnel. Le mur portait un fragment d'inscription: ....OP.LIT... qui donna beaucoup à penser aux trois amis.

L'homme inconnu n'était pas un rêve: au loin, les voûtes répercutaient le bruit de ses pas précipités. Il fuyait. Donc, il était inoffensif. A tout prix, il fallait le joindre, le rassurer, fraterniser avec ce congénère inattendu. Une poursuite échevelée commença. Les trois compagnons heurtaient dans leur course de longs rubans parallèles d'acier poudreux, d'usage inconnu. Quel pouvait être cet étrange souterrain? Le fugitif avait de l'avance et sa connaissance des lieux le protégeait. Et ce voyage sous terre paraissait devoir être sans fin. Fréquemment, le couloir se bifurquait. Les explorateurs hésitaient devant deux chemins semblables; l'homme fuyant était plus lointain, infiniment moins sonore. Sans une parole, dans d'innombrables galeries, on faisait des kilomètres, repassant sans doute plusieurs fois par les mêmes endroits, sans repères pour se guider, jusqu'à l'épuisement des haleines.

De distance en distance, la voûte était écroulée sur de longues étendues. On s'arrêtait, on cherchait l'issue. Des fentes étroites, dans lesquelles il fallait ramper en s'aidant

des pieds et des ongles, ramenaient à des voies larges et libres. Ou bien l'obstacle était infranchissable. Mais la continuité du souterrain était assurée par un abouchement avec un égout voisin, dans les eaux duquel on enfonçait jusqu'au ventre.

Une ville sous la ville. Les Troglodytes de l'avenir.

Le bruit de la fuite de l'inconnu mourut enfin. ce fut le silence. La piste était définitivement perdue.

«C'est une ville sous la ville!» s'écria Fandriana en laissant tomber de fatigue. Et la lampe s'éteignit.

«J'y suis, dit Tulléar. ....OP.LIT... Ce sont des syllabes du mot *Métropolitain*. Le Métropolitain, disent les textes, était un chemin de fer. Nous sommes égarés et pris à notre piège. La détestable aventure! Comment sortir de là!

– Avant tout, ne nous séparons pas et cherchons ensemble.»

D'un pas plus pesant, ils marchaient dans l'obscurité. L'écho leur révélait le vide des longues galeries. A leur évaluation, ils marchèrent pendant plus d'une heure; après quoi, ils se sentirent suivis par un frémissement léger. Ce murmure incompréhensible n'éveilla pas d'abord leur attention. Mais cela grandit, devint une rumeur confuse, puis des clameurs. Ils s'arrêtèrent, effrayés, se palpant dans l'ombre. Un tumulte de voix humaines, des piétinements de foule emplissaient les voûtes. On saisit bientôt des interjections furieuses, des tintements de métal.

«Les chasseurs sont chassés, susurra Atanibé. Tout le peuple de Paris est à notre poursuite!

– Le peuple de Paris! interrogea Tulléar.

– Eh! que voulez-vous que ce soit? Nous avons vu un homme. Ce genre d'animal ne vit point solitaire. Paris doit avoir des hôtes. Quelque peuplade d'humanité bâtarde, comme nous en avons rencontré souvent dans notre voyage circumpolaire, qui s'est approprié les restes des grands Parisiens d'autrefois. Pour avoir dérangé dans sa quiétude une tribu qui hiverne sous terre, sauvage, sans doute, ignorante de l'humanité et du monde, nous allons

avoir à en découdre!»

Et comme pour donner plus de consistance à cette supposition, une pierre de fronde, lancée au jugé, mordit Fandriana à l'épaule.

«Fuyons, alors, dit-il: une lutte dans cette nuit... ce serait horrible.»

Fuir n'était pas facile. Ce fut une course au hasard, éperdue, sous une grêle de cailloux. Et cette course ne fut pas longue. Les fugitifs dévalaient une pente et bientôt ils sentirent l'eau. La galerie où, par infortune, ils étaient entrés, aboutissait à un lac toujours plus profond, infranchissable. ils y furent enfin plongés jusqu'au cou.

«Nous ne pouvons aller plus loin, dit Tulléar. Et, tenez, l'ennemi même renonce à nous suivre; c'est assez significatif.»

En effet, la foule, hurlante, s'était arrêtée à l'endroit où l'eau commençait, comme sûre que sa proie ne pouvait plus lui échapper. Les frondes envoyaient au hasard les projectiles dans la mare. Atanibé nagea le plus loin qu'il put, et revint dire que l'eau atteignait la voûte. Pas d'issue par là. A l'origine, probablement, le tunnel passait sous le lit de la Seine. Au long des siècles, le fleuve avait percé la galerie et repris le terrain conquis par l'homme...

Atanibé nageait désespérément, sondait à coups de poings la muraille lisse. Un moment, son poing rencontra le vide. Il poussa une sourde exclamation de triomphe. Ses mains tâtaient un trou affleurant l'eau, l'embouchure d'un étroit terrier, d'un égout peut-être qui se déversait dans le souterrain par une blessure de la paroi. Le salut? en tout cas du répit! Les trois compagnons s'y haussèrent sans bruit.

Ils y rampaient à plat ventre dans des flots de boue. Le terrain montait. Assurément, on s'éloignait du fleuve. Les cris de la foule arrivaient plus indistincts, puis se turent. Un quart d'heure se passa en efforts pénibles, un long quart d'heure qui sembla un siècle et au bout duquel une lueur pâle pénétra le boyau. C'était le jour! c'était la délivrance! Le trou s'ouvrait dans un champ de ruines et d'herbes, à proximité de l'ancien Odéon. Non loin, au-dessus des éboulis, le Panthéon, poudré de givre, s'érigeait

jusqu'au ciel bleu. Les hommes aspirèrent à longs traits l'air glacé et saluèrent de vivats l'apparition sublime.



Un cri fait de mille cris leur répondit. Une armée hirsute montait de la berge, courait à eux, brandissant des massues de fer, faisant vibrer les frondes. Le peuple des profondeurs s'était aperçu que sa proie lui échappait et, par toutes les ouvertures des souterrains, se ruait, hâtant sa poursuite.

«A l'aéronef! à l'aéronef!»

Sous le soleil, les explorateurs reprenaient toute leur force et l'espoir vivifiant. En quelques enjambées, ils atteignirent le Panthéon, devançant d'une centaine de pas leurs adversaires les plus acharnés. Avec une hâte fébrile, ils tiraient déjà sur la place leur machine volante.

La vue de cet appareil insolite parut frapper de stupeur les premiers assaillants, qui reculèrent, ignorant si la mort n'allait pas s'échapper de cet engin. Mais cet étonnement

passa, quand ils virent les étrangers prendre place dans le roof, entre les grandes ailes blanches. Une nuée de pierrailles s'abattit, cassant toutes les vitres. En même temps, les sauvages se suspendaient en grappes aux flancs de la machine, en hurlant leur victoire.

Fandriana pressa une manette.

«Allons!» dit-il.

L'aéronef frémit, ses hélices vibrèrent; le moteur chanta. Comme un albatros qui va prendre son vol, l'énorme machine battit de l'aile et roula quelques instants sur le sol, malgré l'effort des assiégeants. Profitant du trouble causé dans la cohorte des ennemis, Tulléar et Atanibé passaient par les vitres brisées le canon de leurs fusils, et le bruit des détonations, quelques cadavres culbutés, semèrent l'épouvante, écartèrent les obstacles humains.

Soudain l'aéronef s'éleva. Il plana au-dessus des bras tendus, des cris de rage, des jets de pierre, comme s'il s'orientait et cherchait sa route. Un sauvage agrippé au toit du roof fut pris en écharpe par l'hélice et tomba en tournoyant. Puis le vaste oiseau s'éloigna majestueusement dans la profondeur bleue.